

PAR MARIE-FRANCE

AVEZ-VOUS LU

“ *Mamans, avec le sourire* ”

“ *Mamans, avec énergie* ”

“ *Mamans, avec moins de fatigue* ”

“ *Mamans, avec loyauté* ”

NON ?

Dommage ! Vous goûteriez davantage ce livre-ci.

LISEZ-LES

en attendant les autres.

ÉDITIONS FLEURUS, 23-31, rue de Fleurus - PARIS-6e

Mon Amie

UNE fois encore, je prends la plume pour vous. Nous sommes déjà, je l'espère, de vieilles amies. Car je pense bien que vous avez lu : « Mamans... avec le Sourire » et « Mamans... avec Energie ». Mes petites recettes toutes simples vous ont rendu service, je le vois, puisque vous ouvrez aujourd'hui avec sympathie ce nouvel ouvrage.

Je commencerai par un aveu : je suis très émue.

Oui, mon amie, et ce n'est pas sans raison. Car de tous les livres que j'ai écrits ou que j'écrirai encore, si Dieu me prête vie, celui-ci est de beaucoup le plus important. Et s'il fallait un jour renoncer à l'impression de tous, sauf d'un seul, je n'hésiterais pas à sacrifier tous les autres pour ne garder que celui-ci dans lequel j'ai l'intention de parler avec vous de l'amour.

Aimer! voilà le grand, le seul problème. Si tant de mamans réussissent beaucoup moins bien qu'elles ne le voudraient avec leurs enfants, petits et grands, cela tient :

— à ce qu'elles n'ont pas su les « aimer », bien qu'elles les aient tendrement « chéris ».

— à ce qu'elles n'ont pas su davantage leur apprendre à aimer.

Vous devinez, mon amie, combien je me sens petite, inexpérimentée, incompétente au moment de m'atteler à ce livre qui, s'il était réussi et répandu largement parmi les mamans, aurait sur la marche du monde plus d'influence, sans nul doute, qu'une guerre mondiale et plusieurs conférences diplomatiques.

Car ce sont les mamans qui forment le cœur des hommes en faisant l'éducation de celui de leurs enfants. Et si nous étions des dizaines, des centaines de milliers de femmes à savoir éveiller au cœur des nôtres un

grand amour, demain il n'y aurait plus de guerres, plus de luttes fratricides, beaucoup moins de larmes pour nous, beaucoup plus de bonheur pour tous.

Vous comprenez dès lors, mon amie, quelle émotion m'envahit au moment de chercher avec vous comment aimer davantage et mieux, comment agrandir le cœur de nos enfants chéris à la mesure du monde.

Pourtant, j'ai confiance. Pour aimer, point n'est besoin que nous soyons savantes, vous et moi, ni les autres. Nos cœurs maternels trouveront sans grand effort le secret d'une magnifique réussite.

Je crois pourtant qu'une condition est absolument nécessaire : que nous prenions le temps d'y penser.

Vous savez sans doute déjà le principe essentiel de ma méthode. Restez-y fidèle. Ne dévorez pas ce petit livre en quelques heures, comme un roman. Il ne vous serait d'aucun profit. Accordez-vous, quelles que soient vos occupations, chaque jour un petit répit de cinq minutes. Lisez alors un chapitre et un seul, lentement, en prenant le temps de réfléchir. Essayez ensuite la recette du jour, en l'adaptant, si besoin est, aux circonstances dans lesquelles vous vous trouvez. Si vous ne faisiez pas ainsi, vous perdriez à me lire autant de temps que j'en ai perdu à l'écrire.

Mais cela ne sera pas. Voyez comme vous êtes fidèle à suivre point par point les indications du médecin quand il vous ordonne une cure quelconque. Pour rien au monde, vous ne boiriez en une seule fois le contenu d'une fiole qui doit se prendre cinq gouttes par cinq gouttes. Pourtant, votre santé ou celle des vôtres est alors seule en question.

Ici, l'enjeu est autrement considérable. Il s'agit que tous nous sachions aimer de plus en plus : nous, nos enfants et aussi tous les autres... C'est donc notre bonheur même et le leur qui est en cause, puisqu'il n'y a pas de bonheur là où il n'y a pas d'amour ou trop peu d'amour.

Naturellement, vous ne voudriez pour rien au monde rater cette grande affaire.

Abordez donc mon petit livre, comme je l'ai abordé moi-même au moment de l'écrire, avec votre cœur, avec tout votre cœur. Lisez-le à toutes petites doses. Et je vous promets que dans quelque temps nous serons, vous et moi, plus heureuses — puisque nous aimerons davantage — et que, j'ose l'espérer, tous les autres autour de nous auront aussi au cœur plus de vraie et authentique tendresse.

A demain, mon amie, à demain dans la joie de nous retrouver fraternellement penchées ensemble sur le grand problème de l'amour.

Marie France

(Françoise Sebileau.)

Baisers à la douzaine

MARINETTE est charmante.

Dix ans, un caractère d'or, une bonne humeur constante, un refrain toujours aux lèvres, une voix d'ciseau, l'allure dansante d'un papillon. Un vrai charme, je vous dis. Et si affectueuse !

Regardez-la évoluer avec grâce, du jardin où elle danse avec les éphémères, à la maison où elle poursuit Bandit, le jeune chien, en de délirantes parties. Plusieurs fois ils ont manqué l'un et l'autre de renverser la bassine de Mme Hermant qui, sans lever le nez, écosse depuis deux grandes heures les petits pois qu'elle compte mettre en conserve. La maman a essayé de gronder : « Voyons, Marinette, si tu venais au lieu de faire la petite folle. »

Marinette s'est emparée de la tête de la jeune femme, l'a serrée à l'étouffer en la couvrant de baisers fous : « Ma maman, ma maman chérie ! » Et puis elle est repartie comme un bolide derrière Bandit qui mordillait ses espadrilles pour l'entraîner dans sa ronde infernale.

Et Mme Hermant, toute décoiffée maintenant par la tendresse intempestive de sa fille, a repris, dans le grand panier qui gît à ses pieds, une poignée de petits pois.

« Comme elle m'aime, cette petite ! » songe-t-elle tout attendrie.

* * *

VOILA qui est à discuter. Qu'en pensez-vous, mon amie ?

Ne croyez-vous pas que Mme Hermant confond dangereusement deux sentiments absolument distincts : la sensibilité et l'amour ?

Marinette qui est une exaltée — ses jeux toujours un peu fous le prouvent — trouve à de grandes démonstrations d'affection, un plaisir qui répond à son tempérament. Mais est-ce là aimer ?

Aimer sa maman, ce matin ? C'eut été prendre une chaise, s'asseoir auprès d'elle, un moment au moins... et écosser des petits pois en devisant ou en chantant...

Aimer ? C'eut été penser à la peine que prend chaque jour Mme Hermant pour nourrir les siens... et essayer d'alléger, si peu que ce soit, cette peine.

Les enfants les plus démonstratifs ne sont pas toujours les plus aimants. Les plus aimants ne sont pas toujours les plus démonstratifs.



LA RECETTE DU JOUR

Si l'un de vos petits ressemble quelque peu à Marinette, ne l'arrêtez pas, du moins brusquement, dans les élans qui le poussent vers vous. Il pourrait se croire moins aimé qu'il ne l'est et se refermer sur lui-même.

Acceptez d'abord sa tendresse et rendez-lui ses baisers. Mais profitez de ce qu'il est ainsi dans vos bras, tout près de vous, pour lui demander de traduire en actes son attachement. « Allez, mon chéri, puisque tu aimes Maman si fort, si fort, tu vas faire ceci avec moi. » Et joyeusement entraînez-le vers un travail précis.

Et ne cédez pas trop, non plus, à ce désir si compréhensible de couvrir sans cesse vos jeunes enfants de baisers un peu fous. Vous risqueriez d'éveiller ou de développer chez eux une sensibilité exagérée qui, plus tard, leur jouerait des mauvais tours et vous coûterait bien des larmes.

Aimer les enfants, ce n'est pas les couvrir de caresses, mais en faire des hommes.

L'amour ne réside pas dans la sensibilité mais dans la volonté.

DES GENS TRÈS BIEN

M. et Mme Valmondois sont des gens très bien ; n'ayez pas le malheur d'en douter, vous les offenseriez. Quant à moi, je me suis lourdement trompée sur leur compte. N'ai-je pas eu l'innocence de m'informer de la petite Mme Avalanche, leur voisine, qu'on a emmenée à l'hôpital il y a quelques jours, dont je n'ai pas de nouvelles et chez qui personne ne répond plus, ni mari, ni enfants.

— Oh ! vous savez, les voisins, nous nous en occupons le moins possible. Chacun chez soi, c'est le meilleur moyen de ne pas avoir d'histoires. On ne pourra rien nous reprocher. Nous ne faisons jamais de mal à personne. Le Paul peut se vanter de n'avoir sous les yeux que de bons exemples !

★ ★ ★

LE Paul, vous l'avez deviné mon amie, c'est le petit Valmondois — dix ans — qui a la chance d'être le fils de ces « gens très bien ».

Pourtant je n'arrive pas à me persuader que M. et Mme Valmondois soient si bien que cela et je ne trouve pas du tout que le Paul ait sous les yeux de si bons exemples.

Sans doute ses parents ne font de mal à personne. Oui, ils ne portent de tort à quiconque. Bien sûr ils ne haïssent pas.

Mais peut-on dire qu'ils aiment ?

Oh ! ils s'aiment peut-être bien entre eux. Mais il est des égoïsmes qui ne sont pas individuels. Celui-ci est un égoïsme à trois :

Monsieur, madame et bébé (un bébé qui est déjà grand).

Chez les Valmondois on se rend de menus services, on se souhaite fêtes et anniversaires avec fleurs et gâteaux, on se dispute rarement. On s'aime en un mot.

Mais ne sont-ils pas de pauvres gens ceux dont le cœur n'a d'autre horizon que les quelques mètres carrés d'un modeste jardin et les murs bas d'une coquette maison ?

Aimer, ce n'est pas seulement se garder de faire du mal aux autres — sentiment négatif.

Aimer, c'est être toujours en éveil pour chercher le bien à faire, le service à rendre, la douleur à apaiser, le chagrin à consoler.

Non, Paul n'a pas autant de chance que se le figurent ingénument ses parents. M. et Mme Valmondois ne sont pas « des gens très bien » — ce sont de pauvres, très pauvres gens, qui n'ont pas compris encore que le pire malheur sur terre c'est de ne vivre que pour soi, qu'entre soi.

LA RECETTE DU JOUR

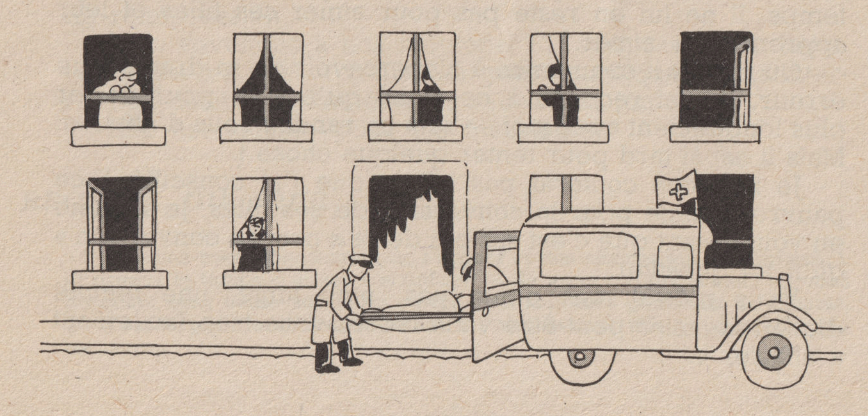
Voulez-vous mon amie, que nous passions aujourd'hui en revue nos voisins ? Non pas pour les juger. Nous n'avons peut-être déjà que trop de tendance à le faire. Mais pour nous juger, nous.

Pensons-nous à eux ?

Y pensons-nous avec intérêt ? avec amour ?

Essayons-nous d'y intéresser nos enfants ? De les amener à aimer aussi ?

Creusez bien la question. Et, comme il faut être pratique, si vous trouvez que vous avez, vous et les vôtres, quelques progrès à faire en ce sens, commencez, vous la première, en vous efforçant de faire dès aujourd'hui quelque chose pour ces « étrangers » qui sont en réalité nos « frères ».





Un pauvre homme

M. Bellavoine sort de chez moi. Il est venu me conter ses malheurs et me demander quelques conseils. Et, malgré mes encouragements, il est reparti presque aussi pitoyable qu'il était entré. Jugez-en :

Trois grandes jeunes filles : 18, 20, 23 ans, toutes les trois fainéantes, dépensières, cervelles d'oiseau, incapables de s'intéresser à rien, encore moins de poursuivre une tâche quelconque. Elles se moquent de tout éperdument, excepté chacune d'elle-même et de ses plaisirs aussi vides que coûteux. Et M. Bellavoine, avec cette sincérité brutale qui caractérise les hommes et qui les honore, m'avoue :

— C'est de ma faute. Je ne suis qu'une vieille bête, une bête de somme. J'ai beaucoup travaillé : les affaires, toujours les affaires, rien que les affaires. Je leur ai gagné beaucoup d'argent. Leur mère, sur qui je comptais pour assurer leur éducation, ne leur a appris qu'à le dépenser. Moi je n'ai jamais eu le temps de m'intéresser à ce qu'elles faisaient. Elles sont aussi loin de moi que des étrangères. Je suis excédé, découragé. Je crois qu'il est trop tard et que je n'arriverai pas à les changer. Il y faudrait du temps, beaucoup de temps, et je n'ai pas le temps !

* * *

PAUVRE M. Bellavoine ! Gagner de l'argent que ses enfants jettent par les fenêtres lui prend trop de temps. Il ne lui en reste pas pour aimer ses filles et leur apprendre à aimer.

Ou plutôt, il commence à s'apercevoir de sa dramatique erreur, je l'ai reconnu à ce signe qu'il a — pour parler plus longuement avec moi — raté un rendez-vous d'affaires. Mais il est si tard pour tenter quelque chose !

Je ne vous conterai pas ici ce que j'ai conseillé à ce pauvre homme pour la conversion de ses filles. Je résume en vous disant que c'est surtout de sa « propre conversion » qu'il fut question.

Vous n'êtes sans doute pas, mon amie, une femme d'affaires ; mais peut-être vous laissez-vous trop facilement « affairer ».

Ne consacrez-vous pas trop de temps aux besognes matérielles : cuisine, ménage, toilette de chacun, courses... et autres choses qui sont à faire, certes, mais qui absorbent trop facilement, si nous n'y prenons garde, le meilleur de nous-mêmes.

Robes neuves sur lesquelles nous nous tuons à longueur de veillées pour que nos filles puissent les étrenner quelques jours plus tôt. Plats compliqués qui nous coûtent des heures de préparation. La place me manque, ici, pour multiplier les exemples. A ce jeu nous nous usons à petit feu, la conscience d'autant plus à l'aise que la fatigue — cette vieille et inséparable amie de toute maman — est là, lancinante, témoignage fidèle de notre volonté d'aimer.

Pourtant tout en voulant bien faire — trop bien faire peut-être en un domaine qui n'était que de seconde importance — nous perdons la maîtrise de nos nerfs surmenés, le contrôle de notre cœur. Nous savons encore aimer, nous ne savons plus bien aimer.

J'ai là-dessus tant d'idées que j'ai commencé à les mettre sur papier. Il en sortira un petit livre que vous explorerez je crois avec curiosité : « Mamans... avec moins de fatigue ».

Vous y trouverez comme à l'habitude des recettes, toutes pratiques. Cela ira de l'art de faire sa lessive sans se tuer jusqu'à l'art... mais chut !

J'ai l'espoir de vous apporter par là, mon amie, une aide efficace. Ne faites pas toutefois trop de réclame à mon petit livre avant de l'avoir eu entre les mains. D'abord parce qu'il pourrait vous décevoir, ensuite parce qu'il vaudra mieux vous assurer demain qu'il est paru, bientôt après sans doute qu'il n'est pas déjà épuisé et en cours de réimpression.

Mais revenons à nos moutons. Et, songeant à M. Bellavoine qui n'a pas su veiller au grain, appliquez, sans interruption dans le traitement, ma recette du jour :

Elle est valable pour les messieurs.

LA RECETTE DU JOUR

Moquez-vous éperdument de l'argent et des affaires qui en rapportent. Et prenez le temps d'aimer vos enfants et de vous en faire aimer, en vous penchant sans cesse sur leurs cœurs qu'il faut faire généreux et aimants. Ça c'est la grande affaire, la seule. Et, croyez-moi, elle paye mieux que les autres.



Un proverbe cruellement vrai

EST-CE l'orage qui couve ? Est-ce le mauvais caractère de l'un et de l'autre ? Madeline et Jacques se disputent depuis une heure. Qui a tort ? A vrai dire, je ne sais pas. Ils sont tous les deux bien agaçants.

Jacques, tout à la joie de pouvoir fumer publiquement ses premières cigarettes depuis qu'on a fêté ses seize ans, n'admet pas que sa sœur, qui en a dix-huit, fume également. Quand il s'agit de choisir un disque sur le phonographe autour duquel ils sont réunis, la discussion renaît chaque fois plus violente : Mademoiselle veut de la guitare hawaïenne, Monsieur réclame du swing.

Lasse de tant de discussions, Mme Dumouton se désole à haute voix :

— Allons, la paix ! Cède donc à ton frère, Madeline, ce n'est qu'un gamin !

Un gamin ! Quelle maladresse d'avoir dit cela. Du coup le gamin se montre un peu plus odieux. Madeline triomphe sottement. Cela va de mal en pis et la pauvre maman, qui a la tête cassée, d'intervenir de nouveau.

M. Dumouton ne l'entend pas de cette oreille. A moitié étendu dans son fauteuil, les yeux sur son journal, il commence à trouver que c'est bien ennuyeux.

— Oh ! je t'en prie Antoinette, laisse-les, tu les énerves avec tes observations.

— Mais mon ami...

— Je te dis que tu les énerves.

Le ton monte. Je ne transcrirai pas ici les paroles qui s'échangent à peu près quotidiennement entre ce père et cette mère devant leurs enfants. Mon histoire est finie puisque vous avez déjà deviné où je veux en venir.



COMMENT Madeline et Jacques pourraient-ils s'aimer puisque leurs parents eux-mêmes — tout en leur reprochant leurs éternelles disputes — ne savent pas leur donner l'exemple de l'entente ? A tout âge on est porté à l'imitation. Le proverbe dit : « tel père tel fils ». Il est, la plupart du temps, cruellement vrai.

Je viens de poser quelques instants ma plume et de rêver, songeant à tant de familles dont beaucoup sont assez peu unies, voire complètement désunies. Et je suis obligée de constater que cela va mal surtout — sauf peut-être quelques rares exceptions — là où les parents ont donné à leurs enfants le triste exemple de discussions perpétuelles, de désaccords plus ou moins graves. Quelquefois, et c'est bien pire, ils ont été jusqu'à se séparer.

Par contre je connais pas mal de frères et sœurs qui s'aiment non seulement avec affection mais avec délicatesse — chacun étant prêt à voler au secours de l'autre quand quelque chose ne va pas — et je vois bien que c'est à leurs parents qu'ils doivent ce capital magnifique qu'est un fervent amour fraternel ; car ils ont vu leur père et leur mère s'aimer si fidèlement, se le prouver si simplement, qu'il leur semblerait commettre une sorte de crime en ne reproduisant pas à leur tour, dans la vie de chaque jour, le modèle de ce qu'ils ont toujours vu autour d'eux.

LA RECETTE DU JOUR

Demandez-vous, mon amie — si votre foyer a encore la chance et la joie d'avoir son chef — demandez-vous en toute simplicité s'il y a entre lui et vous quelque chose qui ne va pas ? Avez-vous la sagesse, l'un et l'autre, de différer les discussions — elles surviennent presque fatalement un jour ou l'autre dans tout ménage — jusqu'au moment où, seule à seul, vous pouvez régler, en dehors des enfants, les petits ou les grands différends. ?

Et s'il n'en était pas ainsi ?...

Mais vous trouverez bien vous-même la recette !

Des œufs sur le plat

ALLONS, ma chérie, mange vite.

— J'aime pas ça.

Ça, c'est du veau, une rouelle délicieuse, aux petits oignons s'il vous plaît.

— Mais si, c'est très bon, insiste mollement Mme Lumen.

— Non, j'aime pas ça.

— Tu veux un œuf sur le plat ?

— Oui.

Quelques minutes plus tard, devant Marie-Maud qui consent à sortir de sa torpeur boudeuse, la maman dépose un petit plat rond dans lequel grésille encore le beurre.

Marie-Maud ne mangera jamais de veau puisqu'elle « n'aime pas ça ». Pas davantage de carottes ; mais encore moins de riz au lait — quelle horreur ! certainement pas de poisson, de quelque espèce que ce soit. Quant aux navets, aux salsifis et aux épinards, n'en parlons pas.

Un œuf au plat remplace tout cela pour Mademoiselle — une petite mademoiselle de cinq ans — quand ce n'est pas une coûteuse portion d'indigeste charcuterie dont elle est très friande.

Pauvre Marie-Maud, que d'œufs au plat n'as-tu pas sur l'estomac, cependant que ta maman les a sur la conscience... oui, je dis bien, sur la conscience.

★ ★ ★

JE connais Marie-Maud. Elle prendra bientôt ses dix-huit ans. Je crois avoir rarement rencontré fille aussi parfaitement capricieuse que celle-là.

Il lui est arrivé toutes sortes de malheurs que je ne vous dirai point. Elle a frisé plusieurs fois la catastrophe. Elle s'est rendue insupportable à plusieurs entourages successifs au point de se faire renvoyer d'un peu partout. Les siens, après avoir désespéré d'elle, se raccrochent actuellement à l'espoir, en constatant ses premiers progrès — il est bien temps, n'est-ce pas ? — après des années vraiment intolérables !

Et quand Marie-Maud m'annoncera son mariage, je tremblerai jusqu'à ce que la maternité, — vaillamment acceptée, elle peut changer tant de choses ! — ait confirmé la conversion de ma jeune amie.

Tout cela parce qu'elle a mangé toute petite autant d'œufs au plat qu'elle a voulu et fait en toutes circonstances ses quatre mille caprices.

Voilà, diront certaines, beaucoup de bruit pour peu de choses. C'est que, mon amie, de très petites choses peuvent causer à nos enfants un très, très grand mal.

Et vous le savez bien.



LA RECETTE DU JOUR

Ne cédez pas à la tentation de l'œuf au plat. Si vos enfants ne mangent pas actuellement de tout — ou presque — ayez le courage d'admettre que vous avez manqué envers eux dans le passé à la véritable tendresse laquelle n'est pas faiblesse. Et changez, progressivement peut-être, mais résolument, de méthode.

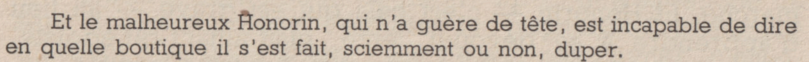
Par le bon bout

C'EST hier que le « drame » est survenu chez les Marjevols. On en parle encore pour un oui, pour un non. Et je sais bien que dans huit jours, dans un mois, on n'aura pas fini de ramener l'affaire sur le tapis pour la plus grande honte irritée d'Honorin.

Car Honorin, qui a douze ans, est à la fois le responsable et la victime du drame.

Hier, pour rendre service à Mme Marjevols, il s'en fut aux courses, nanti d'un billet de 500 francs et de toutes sortes de recommandations.

Comment cela s'est-il fait ? Je ne sais. Et lui non plus le « pôvre ». Toujours est-il que dans la monnaie, plusieurs fois faite et refaite, se trouve un billet de 50 francs qui sort de n'importe où, excepté de la Banque de France.



Et le malheureux Honorin, qui n'a guère de tête, est incapable de dire en quelle boutique il s'est fait, sciemment ou non, duper.

Cinquante francs de perdus ! C'est dommage évidemment. Mais, entre nous, les Marjevols n'en mourront pas.

Quel drame pourtant dans la maison ! De l'autre bout de la rue on entend la voix chantante de Madame qui vitupère. Monsieur, moins bavard et plus pratique, a administré à Honorin une bonne paire de gifles.

— Ça t'apprendra, té, à faire attention, quand les « gensses » t'empilent.

La grand-mère Anatoline, l'oncle Marius, les cousins Cougourdes, toute la famille maintenant est au courant de l'incident. On se montre Honorin du doigt, on le méprise, on soupire en le regardant. Les sermons succèdent aux sermons. Honorin, bien sûr, finira par savoir que l'argent est le bien suprême en ce monde et que le gâcher ou le perdre est le plus grand de tous les crimes.

Pauvre Honorin !



★ ★ ★

OUI, pauvre Honorin !

Car vous le sentez bien, mon amie, les Marjevols, qui voient complètement faux, sont en train de fausser, non moins complètement, la pensée et le cœur de leur garçon.

Quelle faute a-t-il commise ? Une faute d'inattention peut-être. Et encore ! Un enfant de douze ans est-il obligé de savoir reconnaître à première vue un faux billet d'un vrai ? Mme Marjevols elle-même ne se serait-elle pas laissé tromper ?

Et quand même il y aurait eu légèreté ou distraction de la part de l'enfant ? Était-ce si grave ?

Non. Car Honorin n'a pas manqué à l'amour. Il a au contraire répondu au premier appel de sa mère et il a couru vers le marché ; il en a rapporté tout ce qu'on lui demandait, à l'heure dite.

Pourtant combien il aurait préféré rester avec ses camarades à traîner sur le port.

Les Marjevols, père et mère, ne connaissent rien au grand problème de l'éducation. Ils ont fait un drame d'un rien oui, d'un rien. Car perdre un billet de 50 francs n'est pas très grave. Or, pour s'assurer que pareil malheur ne recommencerait pas, ils n'envoient plus jamais leur fils au marché. Et Honorin — c'est cela qui est grave — au lieu d'apprendre à se dévouer, erre, oisif autant qu'égoïste, sur les quais, avec d'autres petits égoïstes comme lui.

Quel dommage qu'il n'existe pas de lunettes permettant de juger des problèmes par le bon bout ! Nous nous serions cotisées, vous et moi, pour acheter cet instrument et l'offrir aux Marjevols.

LA RECETTE DU JOUR

Quand un de vos enfants a fait quelque chose qui vous contrarie, vous semble regrettable, grave peut-être, voire dramatique, considérez la chose par le bon bout de la lunette en vous demandant : « A-t-il manqué à l'amour ? » S'il n'y a eu que légèreté, ignorance, inattention, gardez-vous de dramatiser. Relevez calmement l'erreur, si elle en vaut la peine ; puis ajoutez : « C'est ennuyeux, évidemment, mais heureusement personne n'en a souffert. »

Vous ne pouvez savoir combien ce genre de réaction souvent répétée fera réfléchir vos enfants. Et parce que vous aurez apprécié leurs petits défauts avec justice, sans les accabler à tort, ils mettront d'autant plus de bonne volonté à s'en corriger.

Surtout si vous leur demandez de le faire par amour.

A BON ENTENDEUR *salut !*



ON est en vacances. Christian, qui rentre d'une partie de pêche, a faim. Il est sale.

Il veut se changer. Il s'est affalé sur le banc du jardin, a allumé une cigarette et, de là, sur le ton autoritaire qui lui est habituel, il donne ses ordres :

— Allez les filles, et un peu plus rondement que cela !

Les filles grognent, protestent, puis finissent par se déranger tandis que Mme Rambert, toujours aussi empressée et aussi douce, se met sans discuter aux ordres de sa Majesté Christian Ier, fils aîné de la dynastie des Rambert, héritier présomptif de la Maison de vins et spiritueux que dirige Monsieur son père.

★ ★ ★

JE ne sais pas si Christian réussira très bien dans les affaires auxquelles on le destine, mais je crois pouvoir prédire, sans risque de me tromper, que sa femme ne sera guère heureuse. Peut-être lui gagnera-t-il beaucoup d'argent ? La belle affaire ! S'il ne sait pas l'aimer, c'est-à-dire voir la peine qu'elle prendra, remarquer sa fatigue, s'ingénier à lui en éviter, se servir lui-même chaque fois que possible.

Comment Christian sera-t-il cet époux délicat, attentif, empressé à partager les petites peines et les grandes fatigues, puisqu'on ne lui apprend pas chez lui à avoir cette préoccupation constante du cœur qui nous rend attentifs à la peine des autres ?

Mme Rambert, qui est le dévouement même, n'est pas aussi bonne mère qu'on pourrait le croire : aimer nos enfants ce n'est pas toujours les servir jusqu'à l'extrême limite de nos forces, c'est aussi leur apprendre à servir et d'abord à se servir.

Trop souvent, dans la famille, cet effort n'est demandé par la maman qu'aux filles, lesquelles semblent destinées par vocation à l'oubli d'elles-mêmes. On en fait, inconsciemment peut-être, les esclaves de leurs frères ; et c'est une grosse erreur contre laquelle il faut réagir, sous peine de risquer tôt ou tard le bonheur des garçons eux-mêmes.

Je connais des ménages qui ont très mal tourné parce que le mari s'est montré si parfaitement égoïste que la

femme, venue au mariage avec au cœur un très grand amour, s'est peu à peu détachée de lui.

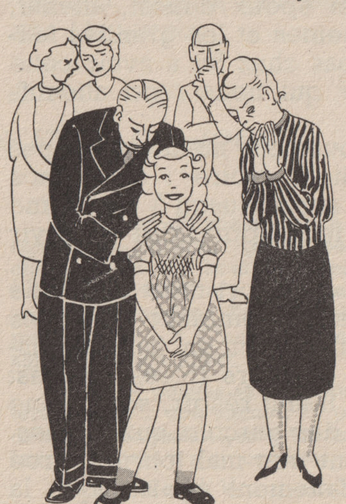
Sans doute, les garçons sont quelquefois malhabiles à rendre service et nous avons plus vite fait, nous les mamans, de faire l'ouvrage nous-mêmes plutôt que de leur demander leur collaboration.

Croyez-moi, mon amie, il vaut mieux que les choses soient un peu moins en ordre, moins vite faites et moins bien faites; mais que chacun y mette la main, y compris les hommes, grands et petits. La réussite, dans un foyer, ne doit pas être mesurée à la bonne tenue du ménage ou à la propreté du linge — bien que cela ait certes son importance — mais à la délicatesse du cœur de chacun et à l'amour pratique des uns pour les autres.

LA RECETTE DU JOUR

Si vous avez le bonheur de posséder garçons et filles, partagez équitablement la besogne ménagère entre chacun, quitte à donner aux filles les besognes qui demandent plus de patience, de temps ou de dévouement; aux garçons celles qui demandent plus de force. Et si j'osais ajouter quelque chose pour ces messieurs je demanderais très discrètement à quelques papas de faire un petit peu leur examen de conscience sur tout ce que nous venons de dire.

Mais, hum... hum... n'ajoutons rien ! A bon entendeur, salut !

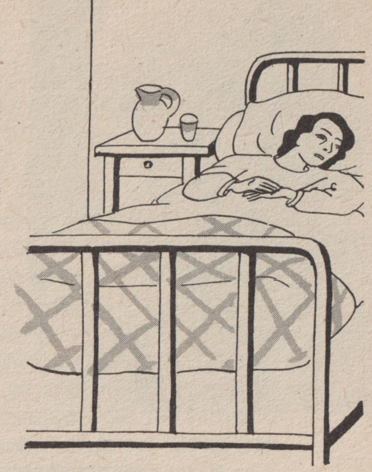


L'enfant qui ne doit pas souffrir

UN véritable conseil de famille s'est tenu; non pas dans la chambre de la malade mais à côté et à voix basse. De qui parle-t-on? De cette pauvre jeune femme que le médecin a condamnée?

Que non pas; c'est de Colette qu'il est question.

Colette : la reine de la maison, la fille unique, le centre de toutes les pensées, de tous les cœurs, celle pour qui chacun vit, celle pour qui la pauvre petite maman est condamnée à s'en aller mourir toute seule à l'hôpital car « il ne faut pas que Colette ait de la peine ».



Le mal qui ronge Mme Arbois est certes pénible pour l'entourage. Les relents de produits pharmaceutiques créent dans tout l'appartement une atmosphère lourde. La maison est triste. Si Colette allait connaître enfin sa première souffrance ! On a tellement tout fait jusqu'ici pour lui éviter l'ombre d'un chagrin, d'une contrariété, d'une difficulté : « Elle aura bien le temps de souffrir plus tard !... »

Et voilà pourquoi le conseil de famille a décidé — allez-vous me croire? — d'éloigner la mourante plutôt que la petite fille.

★ ★ ★

PAUVRE maman qu'on envoie mourir toute seule sur un lit d'hôpital, pour que sa Colette, qui a douze ans et qui est rayonnante de santé, ne perde pas un sourire de la vie, pas un jeu, pas une occasion d'être heureuse à sa façon.

Quelquefois, mon amie, quand je raconte quelqu'une des histoires qu'on m'a dites — et je ne les répète que lorsqu'elles sont de bonne source ou que j'en ai été le témoin — j'ai peur qu'on ne me croie pas. L'histoire de Colette est pourtant, noms à part bien entendu, parmi les histoires authentiques. Et vous pensez avec moi que M. Arbois, mal conseillé par sa mère qu'aveugle une tendresse désordonnée pour sa petite-fille, ne sait bien aimer ni sa femme ni sa fillette.

« Colette aura bien le temps de souffrir plus tard. »

En effet, mais comment accueillera-t-elle la souffrance? Il est, dans l'art de la porter, un apprentissage difficile à qui ne le commence pas aux heures choisies par Dieu.

Pauvre Colette !

LA RECETTE DU JOUR

Ne redoutez pas trop, mon amie, même pour les enfants, la souffrance qui passe; et n'hésitez pas, dans la mesure où cela n'est pas excessif pour leurs nerfs, à accepter pour eux qu'ils prennent leur part d'une épreuve.



Une pauvre héritière

GERTRUDE BALLADIN sera un jour une riche héritière ! Bien qu'elle n'ait que douze ans, je ne dirai pas que les prétendants commencent à tourner autour d'elle ; mais bien sûr les futures belles-mères. C'est curieux le nombre d'amies que Mme Balladin se fait parmi les femmes qui ont des fils de seize à dix-huit ans. Pauvre, pauvre Gertrude ! J'ai bien dit « pauvre » puisqu'elle a le malheur d'être une riche héritière.

Il y a pire pourtant : c'est que cet héritage a coûté, non seulement pas mal de travail à M. et Mme Balladin, mais à plusieurs êtres le sacrifice de leur vie.

Comment ?... Que dites-vous... et on laisse ces gens-là en liberté ?

Parfaitement, on leur serre même la main, on les salue très bas, et Mme Balladin est présidente de je ne sais quelle association de bienfaisance.

Ils n'ont tué personne, il est vrai, mais ils ont refusé de donner la vie à ces petits êtres qui ne demandaient qu'à naître d'eux et qui auraient trouvé tant de place à ce foyer qui n'en manque pas.

Un deuxième enfant ?... Partager l'héritage en deux ? Allons donc !

Toute une belle couronne de petits ?... Vous n'y songez pas. C'est plus qu'impossible !

Pourtant, Gertrude qui a eu une enfance triste et solitaire, Gertrude qui s'ennuyait le soir quand elle rentrait, laissant ses petites amies retourner allègrement dans leurs foyers mieux peuplés, Gertrude bien souvent a supplié maman :

— Maman, je voudrais une petite sœur !

Et chaque fois la réponse venait :

— Une petite sœur ? Penses-tu, tu n'es pas assez sage !

Maintenant qu'elle est grande, trop grande pour qu'on lui donne cette mauvaise raison, on lui a dit la véritable ; et, froidement, Gertrude vous répond en face, quand on lui demande si elle appartient à une famille nombreuse :

— Oh non ! pensez-vous ! il aurait fallu partager.

Pauvre Gertrude ! pauvre Gertrude... si riche !

* * *

OUI, très pauvre ! Car pour lui donner une dot plus arrondie, qui demain peut-être ne vaudra rien ou que quelque jeune mari sans scrupules dissipera rapidement, on a privé cette enfant de la plus grande richesse qui puisse nous être donnée sur la terre : la multiplication du nombre de nos tendresses.

Or, dites-moi, mon amie, est-il — à condition qu'ils aient été bien élevés, évidemment — plus grande tendresse que celle qui existe entre des frères et des sœurs ? Je ne l'ai jamais tant mesuré que depuis le jour où mes chers parents sont retournés vers la Maison du Père des Cieux. Ayant toujours peiné pour nous élever, ils ne nous ont pas laissé grand-chose. Pardonnez-moi cette confidence personnelle, mon amie. Je voudrais qu'elle fît du bien — pas à vous... car je pense que vous n'en avez pas besoin, mais à d'autres à qui vous prêterez ce petit livre. Sachez donc que si nous nous sommes disputés, mes frères et mes sœurs, une fois dans notre vie — et encore est-ce une façon de parler — c'est justement à l'occasion de ce maigre héritage : chacun refusant les pauvres chères reliques et s'ingéniant à les mettre dans le lot des autres.

On a refusé des petits frères et des petites sœurs à Gertrude Balladin sous prétexte qu'elle n'était pas sage, et je vous dis, moi, que ce sont ses parents qui ne le sont pas.

LA RECETTE DU JOUR

Elle est bien simple. L'un des meilleurs moyens de réussir l'éducation du cœur d'un enfant, c'est de faire de lui l'enfant d'une famille nombreuse.

Je ne prétendrai pas qu'on ne puisse réussir sans cela ; sinon la situation de ceux qui voulaient toute une petite famille et qui n'ont pu l'avoir serait bien critique ; mais leur tâche sera toujours plus difficile et leur demandera plus de soins et d'ingéniosité.



Mme FILIMÈTRE est rentrée harassée mais satisfaite, ployée sous le poids de son gros paquet. Les petits sont accourus comme une nuée de moineaux, tout à la joie de revoir leur maman. Mais dans l'instant même, leur curiosité éveillée par la vue du ballot aux panses arrondies et mystérieuses, a fait passer la joie du retour de leur mère au second plan.

— Qu'est-ce que c'est, dis maman ?

Mme Filimètre a laissé choir son volumineux colis sur la table, elle a embrassé rapidement ses enfants puis, comme ils n'avaient d'yeux que pour ce qu'elle apportait, sans prendre le temps d'enlever son chapeau, elle a dénoué les ficelles et étalé ses vieilleries.

A vrai dire les petits ont été déçus, les garçons surtout : maman rapporte tout simplement quelques draps, serviettes et torchons, sa part de linge dans

l'héritage laissé par grand-mère — sa maman à elle — qui vient de mourir.

Maigre héritage, certes ! Pourtant la jeune femme a recueilli avec un respect presque religieux ces reliques du temps passé. Cette nappe lui rappelle sa première communion ; les lettres brodées de ce drap, inauguré pour la naissance de son plus jeune frère, ses joies de grande sœur.

Mme Filimètre n'a qu'une fille contre toute une collection de garçons. Nullement intéressés par cette « Exposition de blanc », ceux-ci ont filé. Seule Liliane est restée.

Et au bout d'un moment elle a dit, en caressant les broderies d'une taie d'oreiller plus jolie que les autres :

— Quand tu seras morte, dis maman, ça sera pour moi le linge ? pour moi toute seule ?

Mme Filimètre a tressailli, douloureusement surprise. Mais aussitôt — parce qu'elle essaie toujours de comprendre avant de juger ou de parler — elle a réalisé que sa petite fille de neuf ans n'avait mis dans cette réflexion nulle consciente méchanceté.

En fait, elle ne sait pas très bien ce qu'est la mort et reste attachée à sa maman du meilleur d'elle-même. Mais le goût de posséder, si vif au cœur de tous, s'est éveillé en elle à la vue de ce linge dont, en petite femme déjà avertie, elle apprécie la valeur. Et puisque maman tient tout cela de sa propre mère, Liliane mesure ce qui l'en sépare à son tour.

Alors dans la mémoire de Mme Filimètre se pressent des mots souvent lus et relus en ce vieux livre qui a toutes ses préférences : « Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur ». Si Liliane allait aimer aujourd'hui ce linge, demain quelque autre chose, avant d'aimer ses frères, les hommes, et Dieu, notre Père !

Sans rien dramatiser autour de l'innocente parole d'une enfant, la maman a mesuré le péril. Tout de suite, étant de celles qui ont les réflexes voulus, elle réagit :

— Je n'avais presque plus de linge, c'est pourquoi j'ai accepté que tes oncles, qui sont mieux pourvus, me laissent celui-ci. Mais à la réflexion j'ai peur d'en avoir trop maintenant ; et du trop joli puisque déjà ma petite fille souhaite perdre sa maman pour avoir la belle taie d'oreiller. Si je la donnais, cette taie ? C'est cela, je vais la donner. Ce serait trop triste si ma Liliane préférait ce chiffon brodé à l'amour de sa maman.

Et Mme Filimètre a porté la plus belle pièce issue de l'armoire maternelle à une cousine peu fortunée.

En compagnie de Liliane, dont la petite main, glissée dans la sienne, s'était faite tendrement consentante.

★ ★ ★

QUI donc oserait penser que cette maman-là est bien sotte et que ces procédés d'éducation sont terriblement coûteux en sacrifices difficiles ?

Pas vous, n'est-ce pas, mon amie ? Avec moi vous lui donnez raison.



Liliane sera une riche héritière. Car si l'armoire de Mme Filimètre se trouve quasi vide au jour où il faudra chercher un drap pour l'ensevelir, sa fille n'aura quand même pas les mains vides.

Sa maman ne lui aura-t-elle pas légué peu à peu le plus grand bien qu'on puisse concevoir : le mépris des biens matériels et l'amour des autres ?

LA RECETTE DU JOUR

Si vos armoires sont pleines, videz-les quelque peu en faveur des mamans de votre entourage qui sont obligées de faire un peu trop souvent la lessive.

Si elles sont vides, trouvez quand même quelque chose à donner.

Cherchez l'occasion de vous dépouiller, d'accord avec vos enfants, ne fût-ce que d'une toute petite chose issue du bien de famille.

Je mesure exactement la difficulté du sacrifice que je propose ici. Je n'hésite pas pourtant à suggérer celui-ci.

Si vous avez un gros héritage à transmettre un jour à vos enfants, c'est le seul moyen de prendre une assurance sur la bonté menacée de leur cœur.

Si vous n'avez rien à leur léguer par testament, c'est le seul moyen de leur laisser quelque chose... un trésor, que ni les vers, ni les mites, ni les voleurs, ni le fisc ne pourront entamer.

L'appétit des Martingal

CHEZ les Martingal la table est toujours des plus soignées et les mets des plus rares. On y sert assez souvent une timbale milanaise et une tarte maison qui sont de purs chefs-d'œuvre de l'art culinaire.

Mais la timbale et la tarte ne sont pas les plats les plus appréciés des convives. Il est un autre mets que les Martingal, père et mère, déchirent chaque jour à pleines dents, avec de particulières délices : c'est le prochain.

Comment, vous ne comprenez pas ? C'est que, étant bonne, vous ne voulez pas y croire, mon amie. C'est pourtant vrai, hélas, quotidiennement vrai.

Transformez-vous en petite souris, glissez-vous dans un coin de la pièce. Ou bien faites-vous inviter à dîner — les Martingal ont l'invitation facile. Et écoutez de toutes vos oreilles cette mère de famille qui met son mari au courant des « nouvelles ».

— Mme Aurevoir a un chapeau neuf, une horreur de petit « bibi » qui vient de chez « Maud et Mad » ; il a dû lui coûter les yeux de la tête. Comme

si une femme dans sa situation pouvait mettre tant d'argent dans un simple feutre !

— Fanny Collardeau est fiancée. C'est incroyable mais vrai ; une fille qui n'a pas le sou... et qui n'est ni jolie, ni intelligente.

— Les Buzard sont furieux. Il s'installe à proximité de chez eux un restaurant d'allure moderne qui risque de leur faire perdre le meilleur de leur clientèle. C'est bien fait pour eux. Ils vont être obligés d'être un peu plus aimables; ça ne leur fera pas de mal.

Et patati, et patata...

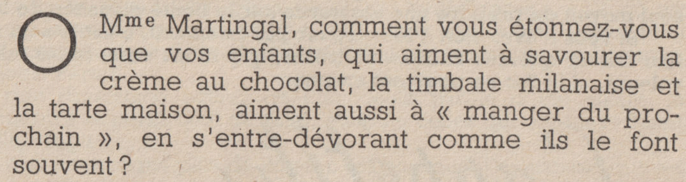
Quand Mme Martingal n'a plus rien à raconter, c'est Monsieur qui prend la parole — car en cette famille très préoccupée de bonne éducation, les enfants ne parlent pas pendant les repas.

Le déjeuner tire sur sa fin, les plats sont nets, le prochain bien déchiré. On apporte le dessert ! — une crème au chocolat — dont Louisette est privée pour une colère qu'elle a faite.

Et comme, au rappel de cette punition, Jean-Jean traduit dans son jargon de collégien sa satisfaction : « chic, on aura du rabiot », Mme Martingal désolée s'exclame :

— Sans cœur, va ! Si tu crois que c'est beau de te réjouir du malheur de ta sœur !...

★ ★ ★



O Mme Martingal, comment vous étonnez-vous que vos enfants, qui aiment à savourer la crème au chocolat, la timbale milanaise et la tarte maison, aiment aussi à « manger du prochain », en s'entre-dévorant comme ils le font souvent ?

Trop de mamans, mon amie, ne surveillent assez ni leurs pensées, ni leurs conversations. Avouons-le, entre nous ; les femmes, capables des gestes les plus généreux quand il s'agit de donner quelque chose ou de se dévouer, manquent facilement, dans leurs paroles, à la charité.

Nous sommes promptes à juger, à critiquer. Comme si nous pouvions nous permettre d'apprécier la conduite des autres alors qu'il nous manque presque toujours les éléments essentiels de leurs problèmes, ces raisons cachées qui modifient tout.

Et, parce que nous sommes plus bavardes, nous parlons, nous parlons, déchirant sans nous en apercevoir la réputation de ceux qui nous entourent.

Les plus sages d'entre nous évitent de raconter ce qui pourrait scandaliser leur jeune auditoire ou l'initier trop tôt à des réalités brutales. Mais combien se surveillent pour ne pas manquer, dans leurs conversations, à l'amour du prochain ?

Pourtant ceci est plus grave que cela, je n'hésite pas à l'affirmer. Car, répétons-le sans nous lasser, l'amour est la grande, l'importante, la seule affaire ; apprendre à nos petits à n'y pas manquer est le principal de notre tâche.

Alors ? Si nous y manquons nous-mêmes en paroles ? Et cela chaque jour ?

LA RECETTE DU JOUR

Demandez-vous immédiatement sur quoi roulent habituellement entre vous les conversations, notamment pendant les repas. Et si vous constatez que quelqu'un, vous peut-être, déchire trop facilement le prochain, faites machine arrière, hardiment. Mais ne le faites pas en reprenant ceux qui disent du mal des autres, ce serait de peu d'effet, je le crains. Faites-le plutôt en faisant ressortir les difficultés, les mérites ou les excuses de ceux qu'on attaque.

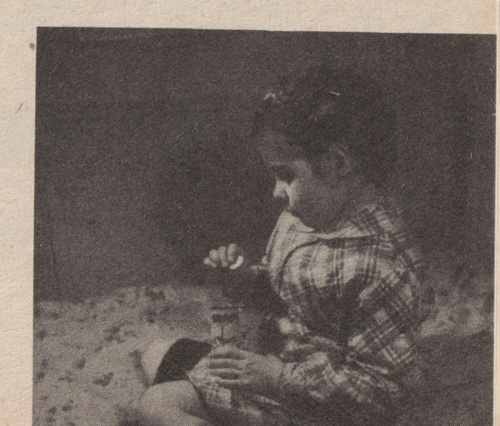
Et s'il vous faut, parce que le mal reste le mal, condamner quelque chose, condamnez le mal, mais en plaignant ceux qui le commettent plus qu'en les condamnant eux-mêmes.

UN SCANDALE

CE n'est pas n'importe quelle pension que le « Pensionnat Bonvallin ». La petite jeunesse du pays sort de là aussi bien élevée qu'on peut l'être. Rien n'y est négligé et surtout pas l'éducation du cœur.

Sans cesse l'attention des enfants est attirée sur des misères à soulager, des œuvres à soutenir. Et les quêtes sont, au Pensionnat, nombreuses autant que fructueuses. Allez donc donner quelques sous seulement quand circule de classe en classe un petit carnet où l'élève responsable tient compte des offrandes !

Eh bien ! — et Dieu sait si cela fait scandale — Monique Davoust n'a jamais donné encore plus de cent sous, même le jour où l'on a quêté pour le Noël des petits orphelins. Or la situation des Davoust est bien connue. Ils ne roulent pas sur l'or, peut-être, mais ils roulent sur pneus confort dans leur petite Renault.



Et tandis que la 4 CV dévore des kilomètres, les « bonnes amies » de Monique dévorent sa réputation. « Si ce n'est pas honteux, quand même, de la part des parents, d'être à ce point avares et de donner à leur fille un si mauvais exemple. »

Eh bien ! moi je vais vous dire la vérité, comme au tribunal : Monique,

avec ses vingt sous, est la seule fillette du Pensionnat Bonvallin qui pratique la charité. Car les billets de 10, 20, 50 francs ou davantage rapportés par ses compagnes sortent tous de la bourse paternelle ou maternelle et ne coûtent pas l'ombre d'un sacrifice aux jeunes donatrices.

Monique, elle, prend l'argent sur sa semaine, d'une semaine qui n'est pas grosse et qui doit pourvoir aussi à son petit budget d'écolière : gommes, crayons et autres menues fournitures.

Naturellement Mme Davoust pourrait, comme les autres mamans, verser à chaque quête du Pensionnat une somme quelconque qui ressemblerait plus à un impôt qu'à une charité. Mais dans ces aumônes administratives le cœur n'aurait aucune part.

Et Mme Davoust, qui est sage, préfère laisser sa grande fillette rogner sur ses maigres ressources, économiser le papier et les plumes, se priver d'une friandise. Ce qu'elle donne ainsi est pris sur son nécessaire ou sur son plaisir... Et c'est très bon.

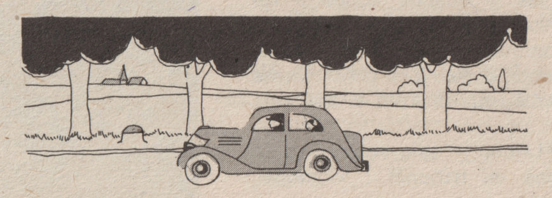
Et j'ai remarqué que Monique, au contraire de ses compagnes, n'est pas mauvaise langue.

DITES-MOI, mon amie, à quoi reconnaît-on qu'un enfant a du cœur ? A la générosité facile ou ennuyée de ses parents ? au montant des offrandes qu'il a faites avec la bourse familiale ? ou bien à ce qu'ayant compris lui-même qu'il pouvait faire quelque chose pour les autres, il s'essaye, même maladroitement et pauvrement, à le faire ?

Et ne vaut-il pas mieux moins d'aumône — l'aumône est si facile en général — et plus d'amour ?

LA RECETTE DU JOUR

Quand on sollicitera la charité de vos enfants — et on aura raison de le faire — donnez aussi quelque chose si vous le jugez bon. Mais que cela ne dispense jamais vos petits d'examiner quelle peut être leur part de sacrifice et de s'y décider librement. Ce qui importe ce n'est pas que la collecte soit importante, mais que nos enfants apprennent à donner et à donner avec amour.



De la sainte Marguerite
et de quelques autres

SAVEZ-VOUS quelle est la date la plus importante de toute l'année ? Je gage que non. Eh bien ! c'est la Sainte-Marguerite, le 20 juillet exactement, qui ramène bon an mal an le même événement d'importance : la fête de Mlle Marguerite Amadoué, une fête qui..., une fête que...

Vais-je savoir vous la décrire ? Un mois à l'avance on en parle déjà, sans beaucoup de discrétion d'ailleurs.

— Maman, pour ma fête, je veux un sac.

— Dis, papa, pour la Sainte-Marguerite, tu m'emmèneras au théâtre ?

Le ban et l'arrière-ban des tantes et des cousins se concertent. C'est tout juste si l'on ne réunit pas un conseil de famille pour savoir quels cadeaux réserver à cette grande fille de douze ans, qu'on aime tellement, tellement, qu'aimer davantage n'est pas possible — du moins pense ainsi toute la tribu des Amadoué.



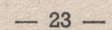
Et voici que cette année il faudra mettre à la table dressée au soir du 20 juillet un couvert de plus, celui de Maud, la marraine de province venue chercher Marguerite pour les vacances.

Maud a regardé avec des yeux atterrés la collection des cadeaux qui s'amoncellent dans l'armoire. Ses moyens personnels sont petits, ses principes d'éducation très différents de ceux de ses amis. Résolument — et cela n'allait pas sans courage — elle a renoncé à découvrir le bibelot, la fanfreluche ou le jouet que Marguerite pourrait bien ne pas avoir. Bravant le scandale, elle est arrivée chez les Amadoué les mains vides. Mais le soir, elle a attiré la fillette, trop comblée pour être heureuse, dans l'antichambre ; et là, sans témoins, elle lui a remis un modeste paquet.

Marguerite en a dénoué la ficelle avec une curiosité un peu inquiète. Puis elle est restée silencieusement interrogative devant une jolie brassière de nouveau-né.

— J'ai pensé, ma chérie, que tu serais heureuse de faire à l'occasion de ta fête la part du pauvre. Tu trouveras bien un bébé malheureux à qui offrir ce tricot.

L'enfant gâtée a dit « merci », par habitude. Puis elle a couru vers la table du salon débordante des cadeaux reçus que longtemps elle a caressés de la main ou du regard.



Pourtant, le soir, dans sa chambre, c'est à la brassière qu'elle est revenue. Elle a mis plus d'un mois pour trouver à qui en faire l'offrande. Et, pendant ce mois, elle a, pour la première fois de sa vie, ouvert les yeux sur les autres et son cœur à la recherche de leur bien.

Bénie soit la petite brassière de Mlle Maud et Dieu veuille que cela continue !

★ ★ ★

VOUS connaissez comme moi, mon amie, de ces gens dont on dit sans attacher assez d'importance au mot qu'on emploie, qu'ils **pourrissent** leurs enfants.

Ceux-là ne savent pas aimer.

Ceux-là n'apprennent pas à aimer.

Tant que nos enfants ont plus de joie à recevoir qu'à donner c'est qu'ils n'ont pas encore compris.

Et si souvent ceux qui ainsi les « pourrissent » cherchent inconsciemment leur propre satisfaction plutôt que celle de l'enfant.

Où est l'amour dans tout cela, je vous le demande ?

LA RECETTE DU JOUR

Ne limitez pas au seul anniversaire de vos enfants l'habitude de chercher à faire plaisir aux autres.

Dressez en famille, sur le calendrier, la liste toujours révisible des fêtes à souhaiter, des anniversaires joyeux ou douloureux à marquer d'une attention. Et cela non seulement pour les vôtres — ce qui est trop facile — mais pour d'autres, pour beaucoup d'autres, connus, moins connus, voire inconnus.

Que souvent on consulte cette liste pour être sûr de n'oublier personne ; et qu'on s'emploie chez vous à préparer la fête des autres plutôt qu'à se demander égoïstement ce qu'on recevra pour la sienne.

Voici quelques idées à suggérer à vos enfants :

— Aller le jour de la fête des mères embrasser les mamans, surtout celles qui, plus âgées, se trouvent trop souvent séparées provisoirement de leurs enfants ou qui les ont perdus. Songer le même jour à celles qui, sans avoir connu les joies de la maternité, se sont vouées maternellement à l'enfance : religieuses, femmes vieillissant seules à leur foyer de célibataire.

— Faire campagne pour une « fête des papas ».

— Visiter à la Toussaint les tombes abandonnées, les fleurir d'un bouquet et surtout d'une prière.

— Rechercher pour Noël, pour le Premier Janvier, pour Pâques, les personnes sans famille ou éloignées des leurs. Les faire inviter par les enfants, les fêter au lieu de s'enfermer dans le cercle familial.

Et bien d'autres idées du même genre... vous ne serez pas en peine de les trouver.

BURNOUS & Cie



Mme PARAMAIL est soucieuse, je dirais même contrariée : les cousins Burnous sont arrivés, sans tambour ni trompette, à grands sons de trompe cependant, dans une vingt C.V. du plus pur style aérodynamique. Ils ont loué, tout à côté, une villa — que dis-je ?... le « château » comme on l'appelle dans le pays, une grande bâtisse un peu prétentieuse qui ne manque ni de confort ni de luxe. Ils passeront leurs vacances à Saint-Issy... et c'est cela qui soucie Mme Paramail.

Son inquiétude est peut-être légitime. Quel exemple pour Marie-Louise et Gérard que celui de ces gens parvenus à une situation aisée par des moyens frauduleux... et qui s'en vantent, se moquant ouvertement de ceux qui, ayant la « sottise » de rester honnêtes, ne savent pas comme eux se « débrouiller ».

Pourtant, le moyen de ne pas voisiner avec ces cousins un peu désœuvrés, avides de recevoir du monde et qui ont l'invitation facile !

Ce soir, on a fêté l'anniversaire de Micheline Burnous qui vient de prendre ses quinze ans ! Grande réception : repas varié et fin, que M. Burnous a fait venir de chez un traiteur de la ville, à soixante kilomètres de là ; vins des meilleurs crus ; un vrai petit gala !

C'est au dessert que M. Burnous a raconté comment il a sauvé ces temps derniers sa fortune tandis que ses concurrents sont en train de se ruiner en partie.

Ce que c'est que d'avoir du flair ! N'a-t-il pas fermé sa maison de commerce juste la veille des contrôles qui auraient pu... enfin, oui, quoi, qu'il valait mieux éviter. Et puis, après tout, n'avait-il pas droit à des vacances ?... Ce n'était pas rien que de faire marcher une maison qui compte cinquante employés. Avec l'économie réalisée sur les salaires qu'il n'aura plus à donner, il a pu offrir à sa Micheline son premier collier de perles. Alors ! la vie est belle !...

— Encore un petit verre de Saint-Émilion, cousine ?

Mme Paramail n'a pas entendu. Ses yeux fixés sur ses enfants, elle épie leurs réactions. Marie-Louise a bien l'air un peu gênée, mais Gérard sourit comme si l'on venait de raconter une bonne plaisanterie. Aucun doute, il faudra mettre les choses au point ce soir et juger en famille, non pas le cousin Burnous, mais sa morale. Et ce sera fort délicat. Si souvent Mme Paramail a repris ses enfants parce qu'ils critiquaient tel de leurs amis. Comment pourtant cette fois-ci, pratiquer l'indulgence sans manquer à la vérité ?

Le soir, une fois leurs enfants couchés, M. et Mme Paramail ont discuté. L'affaire est grave. Il faut absolument parler. Demain à table, on le fera.

Gérard ne s'est pas rangé tout de suite à l'avis de ses parents. Après tout, c'est bien le droit de M. Burnous de fermer sa maison de commerce quand il lui plaît. S'il est plus habile que ses concurrents, cela lui permet de s'offrir du bon temps pendant ses vacances.

C'est seulement quand son père a évoqué le personnel de la maison Burnous mis à pied brutalement — ces ouvriers en chômage dont les enfants ne pourront avoir, eux, de vacances — que Gérard a commencé à comprendre. Et parce qu'il est entier, comme tous les garçons de son âge, il a déclaré : Ah ! ce que je voudrais que le cousin Burnous soit ruiné !

Pour un peu il y aurait prêté la main si cela eût été en son pouvoir.

Mme Paramail n'a rien trouvé à répondre, et j'avoue que la réponse était difficile

★ ★ ★

QU'AURIEZ-VOUS dit, mon amie ? Il est toujours très délicat d'être obligé de juger devant ses enfants les personnes de notre entourage ; pourtant il faut quelquefois le faire. Le problème consiste à condamner le mal sans leur faire condamner ceux qui l'ont commis. Réprouver le péché, être plein de miséricorde pour le pécheur.

Ah ! que l'amour est donc chose difficile... et qui exige une grande délicatesse de cœur.

LA RECETTE DU JOUR

Si vous avez, par souci de la vérité et pour défendre la charité elle-même, qui est amour, à faire ouvertement une critique ou à porter un jugement — que ce soit toujours sur des faits, sur des actes, jamais sur les personnes elles-mêmes.

Mais au fait, qui donc a dit : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés » ?

Adeline, princesse lilliputienne

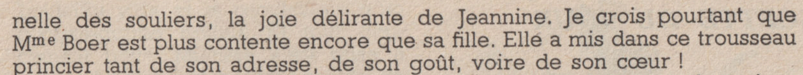


Mme BOER est une fée, les objets qui sortent de ses doigts sont de vraies petites merveilles ; regardez plutôt le trousseau d'Adeline.

Vous ne connaissez pas Adeline ? c'est une petite demoiselle de cinquante centimètres de haut. Son visage est de porcelaine, ses cheveux d'étoupe blonde. Adeline est une poupée, mais pas n'importe quelle poupée ! Avec un tel trousseau cette jeune personne tient au moins le rang de princesse dans le monde des poupées.

Et Jeannine, sa petite maman, n'en sait rien encore ; car c'est en grand secret que Mme Boer a taillé, cousu, brodé, plissé tant d'exquises petites toilettes faites de chiffons de rien du tout.

Mais voici Noël, la séance tradition-



nelle des souliers, la joie délirante de Jeannine. Je crois pourtant que Mme Boer est plus contente encore que sa fille. Elle a mis dans ce trousseau princier tant de son adresse, de son goût, voire de son cœur !

Le soir de Noël pourtant une vague de tristesse passe sur la maison sous la forme d'une lettre venue de cette petite ville dont une rue fut hier la proie des flammes. Les Florin ont tout perdu, vous entendez, tout ! Surpris en pleine nuit par le sinistre, ils sont sortis de chez eux sans même prendre le temps d'enfiler un manteau. Pauvres Florin !

Mme Boer, sans hésiter, passe en revue garde-robes et placards. On fera pour les amis malheureux un gros, très gros paquet.

Qu'est-ce que Jeannine pourrait bien y joindre ? Une poupée ne ferait-elle pas plaisir à Ginette Florin ? Et Jeannine n'a-t-elle pas sept poupées de tailles variées ?

On ne fait pas appel en vain au cœur de Jeannine. Sans hésiter elle est montée jusqu'à sa chambre. La voici qui revient les bras tout encombrés de...

Mais oui, vous avez deviné, c'est Adeline, la poupée princesse, Adeline et son royal trousseau lilliputien que Jeannine a choisis.



Mme Boer n'a pu maîtriser un mouvement de surprise qui pourrait bien être un mouvement de contrariété. Déjà elle ouvre la bouche pour dire : « Tu n'y penses pas » ? A temps elle se rattrape pour interroger seulement :

— Comment, c'est Adeline que tu veux donner ?

Et la jeune femme, qui a mis elle-même tant de son cœur dans le beau trousseau de la poupée, essaye, sans trop en avoir l'air, de faire fléchir la décision de sa fille.

— Tu as bien réfléchi ? Tu es sûre de ne rien regretter ?

Jeannine a levé sur sa maman de grands yeux qui commencent à s'étonner :

— Mais maman, puisque c'est Adeline que j'aime le plus...

Alors, vaincue, Mme Boer a laissé sa grande chérie donner la petite princesse et le trousseau qui lui avait coûté tant de peine. Mais elle a mis quarante-huit heures, m'a-t-elle avoué, à accepter que sa Jeannine ait si bien compris ce que c'est que d'aimer.

★ ★ ★

JE connais beaucoup Mme Boer. Elle a magnifiquement élevé ses enfants. Comme elle a bien fait n'est-ce pas, mon amie, de laisser sa Jeannine offrir ce qui leur tenait le plus au cœur à toutes deux.

Ah ! mon amie, n'ayons pas peur de voir nos petits ou nos grands aimer jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sacrifice total de ce qui leur est cher, même si cela devait les appauvrir, les priver d'un bien appréciable.

La pauvreté, quand elle est volontaire et qu'elle n'est pas la misère, n'est pas un mal. Tandis que le manque d'amour ou la tiédeur dans l'amour sont des maux, de très grands maux.

LA RECETTE DU JOUR

Lorsque vous donnerez quelque chose, cachez-vous, comme il convient, de tous — mais pas toujours de vos enfants. Débattez l'affaire avec eux, en famille, invitez-les à décider avec vous de l'importance du sacrifice à accomplir. Faites leur choisir les plus beaux fruits, les plus jolies fleurs du jardin, le chandail le plus chaud, le tablier le plus frais, le trousseau de poupée le plus joli...

Je crois pourtant que, si j'avais été Mme Boer, j'aurais comme elle encouragé Jeannine à donner les somptuosités d'Adeline, mais pas Adeline elle-même. Car Adeline était la fille de Jeannine, et une maman — eût-elle vingt enfants — peut-elle les donner, même à quelqu'un de bien, sans les abandonner ?

Pauvre PIERROT !

OUI, il est bien à plaindre ce pauvre Pierrot ! Croirez-vous qu'on le trouve perpétuellement le nez sur le sol, étendu de tout son long soit sous le lit, soit sous le buffet, juste à l'endroit où cette maudite poussière a le chic pour se glisser, malgré les soins empressés d'une bonne ménagère. Quant à compter le nombre de fois où l'on marche sur Pierrot par inadvertance, c'est bien impossible. Aussi Pierrot gémit-il chaque fois à travers la petite valve d'acier qui orne son dos d'une bouche inattendue.

J'oubliais de vous dire — mais vous l'avez sans doute deviné — que Pierrot est un bonhomme en caoutchouc : le fils unique de Michèle, une petite maman de trois ans.

Ne plaignons pas trop Pierrot, cependant; car, s'il a une maman encore un peu inexpérimentée et qui ne semble guère attentive, il a la chance d'avoir une grand-mère qui s'y connaît; car, bien entendu, la maman de Michèle, une toute jeune femme, est la grand-mère de Pierrot. Et comme cette maman-là est une vraie maman, alors que Michèle n'est encore qu'une toute petite maman en herbe, elle s'est dit qu'il n'était pas du tout normal de laisser sa petite fille négliger si cruellement son Pierrot.

Après tout, toutes proportions gardées et sans rien tourner au tragique, il est grave que Michèle se désintéresse à ce point, les neuf dixièmes du temps, de son Pierrot de caoutchouc. Si l'on ne cultive pas chez elle déjà, à propos du Pierrot qu'elle aime, le sens du dévouement, comment sera-t-elle plus tard une maman aimante ? Comment saura-t-elle se sacrifier, penser aux siens avant de penser à elle-même, se priver d'un plaisir, d'une distraction, de la meilleure part ?

Alors, habilement, Mme Loiseleur s'est mise à s'intéresser elle-même — et Dieu sait si elle a autre chose à faire — à son infortuné petit-fils : chaque fois qu'elle change Myriam, la toute petite, sa dernière née, la plus jolie petite fille qu'on puisse rêver, elle s'informe du Pierrot : « Pierrot a-t-il faim ? Sa petite maman l'a-t-elle changé ? A-t-elle fait attention à le coucher sur le côté ? Voyez-vous qu'il aille s'étouffer en dormant ! »

Grâce à la protection grand-maternelle Pierrot possède maintenant un biberon sorti tout droit de l'armoire à pharmacie où gisaient une petite



bouteille vide et le caoutchouc d'un compte-goutte défunt. Et tout doucement notre Michèle s'est mise à penser à son infortuné petit garçon de caoutchouc au point que je l'ai trouvée, un beau jour, en train de lui faire faire ses petits besoins dans un pot qui aurait pu lui servir de baignoire.

Mais ce qu'il y a de plus joli, c'est l'histoire de la prière. Chaque soir, agenouillée au pied du lit de maman, Michèle demande au Petit Jésus de bénir comme il convient : Papa, Maman, Michèle, Martine, Myriam... toute la famille en un mot. Et c'est du jour où la petite maman a prié pour son Pierrot que nous avons su qu'elle l'aimait vraiment.

★ ★ ★

NE dites jamais en face d'une toute petite : elle est trop petite. L'amour est tellement la chose la plus importante — en même temps que la plus difficile — qu'il faut commencer à s'y exercer le jour même où s'éveille la conscience et prendre l'habitude de penser aux autres — fût-ce à une poupée de caoutchouc — aussitôt qu'on est en âge de prendre une habitude.

LA RECETTE DU JOUR

Intéressez-vous donc, mon amie, aux poupées de vos filles, faites-les entrer dans votre famille. Rappelez à leur devoir de tendresse maternelle les mamans en herbe. Ce sera une manière d'aimer déjà, à travers vos petits-enfants de carton, de celluloïd et de chiffon, vos petits-enfants de chair et d'os. Car vous serez un jour grand-mère : y avez-vous pensé ?

UN BON PLACEMENT

LA main dans la main, Mme Hilarion et son gars sont partis faire des courses. Jean-Claude est fou de joie. Que de choses à regarder. Sur la chaussée : des employés armés de cet outil, dont je ne sais pas le nom et qui me fait toujours penser à un monstrueux appareil dentaire, destiné à nettoyer la carie des trottoirs. Un peu plus loin, une devanture attire l'attention du garçon.

Et Jean-Claude bavarde, bavarde, interrogeant maman sur tout et sur rien, y compris sur des tas de choses qu'elle connaît très mal, notamment sur les marques des vélos et les noms des coureurs.

Maman, très occupée à combiner dans sa tête et dans son cœur les achats qu'elle va faire, a tout d'abord écouté d'une oreille assez distraite. Mais chez elle le cœur, toujours en éveil, se fatigue moins vite que le cerveau.

Tout à coup elle a réalisé qu'elle venait de manquer à son devoir essentiel de maman ; et que le plus pressé n'était pas de savoir si la pèlerine qu'elle achèterait pour Jean-Claude serait beige ou grise, mais d'écouter son petit garçon, de l'écouter très bien avec tout son cœur, justement pour pénétrer à l'intérieur de son petit cœur à lui et trouver des occasions de le former.

Alors, au hasard des rencontres, cela s'est fait. Mme Hilarion et son Jean-Claude ont parlé d'abord des vélos de course. Puis ils sont passés sur une place où les marchands des quatre saisons s'affairaient autour de leur étalage. Et, comme Jean-Claude louchait sur des poires magnifiques, maman a fait remarquer que le pauvre marchand grelottait; et elle a dit un mot des halles où il faut se trouver avant que le soleil ne soit levé.

Un peu plus loin nos promeneurs sont passés près d'un pont en démolition. Et, tandis que Jean-Claude avait des préoccupations d'ordre mécanique, maman, sans avoir l'air d'y toucher, a fait remarquer que les pauvres ouvriers avalaient beaucoup de poussière, que c'était bien pénible malgré la joie qui accompagne tout travail, de faire celui-là par une journée si froide.

Et puis, n'y a-t-il pas, dans de grandes maisons qu'on appelle des « sana », des tas de pauvres malades dont quelques-uns sont là pour des mois et des mois, séparés de leur famille, justement parce qu'ils ont exercé des métiers malsains ?

* * *



JE n'entreprendrai pas de vous raconter tous les détails de la promenade de nos amis ; mais je puis vous assurer que la jeune maman n'a pas perdu son temps ; oh ! mais là, pas du tout. Ces dix minutes qu'elle a sacrifiées sur l'horaire de sa journée constituent un bon placement. Cette maman-là s'y connaît très bien ; et même si son ménage est un tout petit peu moins bien tenu, je ne me permettrai pas de mal la juger. Car je pense qu'elle sait faire passer le meilleur, l'indispensable avant le reste, en se préoccupant toujours et partout de tourner le regard de ses petits ou de ses grands sur la peine de ceux qui les entourent.

Est-il besoin de vous la donner, mon amie ? Je ne le crois pas. Vous voyez où je veux en venir et déjà vous êtes décidée à faire de même. Partout et toujours vous ouvrirez les yeux très grands pour chercher les occasions de former le cœur de vos enfants.

Quelques idées pratiques : féliciter le boulanger pour la qualité de son pain ; remercier le contrôleur qui poinçonne notre billet ; se désoler à haute voix, pour le facteur, du mauvais temps qui gêne sa tournée ; soigner l'écriture d'un devoir pour simplifier le travail de correction du maître...

N'insistons pas, mon amie, ce serait vous faire injure ; vous trouverez bien toute seule.

Les deux B

DEPUIS quelque temps Mme Bonami est victime d'un tas d'accidents curieux — une heureuse victime d'ailleurs ; écoutez plutôt :

L'autre matin quand, au prix d'un grand effort sur sa fatigue, elle s'est levée pour allumer le fourneau, celui-ci ronflait avec entrain sous la cafetière qui ronronnait doucement. Hier après-midi comme la jeune femme venait de s'asseoir auprès de la corbeille à ouvrage débordante de linge à raccommoder, elle s'est aperçue avec stupéfaction que les trous de quelques chaussettes avaient été bouchés par une main peut-être un peu malhabile mais en tout cas bien mystérieuse. Veut-elle éplucher les pommes de terre pour le dîner ? elle les trouve trempant dans l'eau claire de la bassine. Veut-elle casser du bois pour son feu ? il s'est mis tout seul en petits fagots bien alignés. C'est à n'y rien comprendre.

Ce ne sont pas les fées, évidemment qui, de leur baguette magique, exécutent en secret de si utiles travaux. Le ou les coupables se trouvent vraisemblablement à domicile. Mais ils opèrent avec adresse, profitant de toutes les absences de Mme Bonami laquelle n'est pas sans soupçons.

Qui donc lui ménagerait de si agréables surprises si ce n'étaient Brigitte et le petit Louis ? La maman a surpris d'ailleurs sur leurs lèvres des petits sourires amusés qui en disent long.

Pourquoi se cachent-ils ? La jeune femme n'en sait trop rien. Un jeu sans doute, un nouveau jeu contre lequel elle n'a rien à dire, bien au contraire.

Ce sont les demoiselles Chênevière qui ont éclairé la lanterne de Mme Bonami, les demoiselles Chênevière qu'elle a rencontrées au marché et dont l'aînée est cheftaine de Louvetaux, la seconde dirigeante Ames Vaillantes, toutes les deux par conséquent fort attachées aux petits Bonami qui appartiennent : Brigitte au groupe A.V. de Chef Jeanne, petit Louis à la Meute de Cheftaine Odile.

Fort amusées l'une et l'autre par le récit de la jeune maman, elles se sont écriées en même temps :

— Ce sont les B.A. de Louis.

— Ce sont les B.T. de Brigitte.

DES B.A. ? des B.T. ? Mme Bonami a ouvert de grands yeux étonnés. Pas pour longtemps. Les jeunes filles lui ont expliqué la chose.

Chez les Scouts, la B.A. c'est la Bonne Action quotidienne, le service que tout louveteau ou tout scout cherche à rendre chaque jour, coûte que coûte, sans que personne ne le sollicite.

Chez les Ames Vaillantes et les Cœurs Vaillants, le B.T. c'est le Bon Tour, un service rendu également, ou bien une petite attention délicate, quelque chose qui fera plaisir à quelqu'un et qu'il faut essayer de réaliser sans être vu, pour que la surprise augmente d'autant la satisfaction de l'heureuse victime choisie.

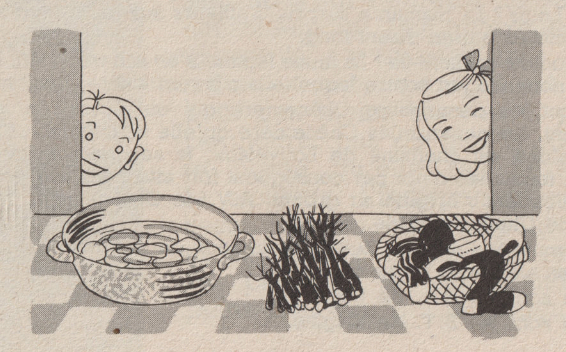
B.A. — B.T., deux sortes de B., une même idée : développer chez les enfants le sens des autres, la préoccupation du prochain, l'amour par conséquent.

Qu'en pensez-vous, mon amie ? Ne vous plairait-il pas de devenir, vous aussi, l'habituelle victime d'un tas de B.T. ou la bénéficiaire de régulières B.A. ?

LA RECETTE DU JOUR

Je ne sais si ces mouvements d'enfants existent dans votre localité. Si oui, n'hésitez pas à vous faire aider par eux dans l'éducation difficile du cœur de vos petits. Sinon, appelez-les de toute votre ardeur. Il est des instruments trop bons pour qu'on les néglige.

Et, en attendant une telle aubaine, n'hésitez pas à lancer discrètement l'idée de la B.A. quotidienne ou des B.T. ; je crois pouvoir affirmer que ni les Scouts, ni les Guides, ni les Cœurs Vaillants, ni les Ames Vaillantes ne vous reprocheront de les avoir en l'occurrence quelque peu pillés ; car lorsqu'il s'agit d'apprendre à aimer il ne peut être en aucun cas question de monopole.



DES PIEDS NUS UN CŒUR AIMANT

L'APRÈS-GUERRE. Le grand drame est à peine fini, si l'on peut dire ; il a laissé tant de traces ! Mais il y a encore toutes sortes de petits drames, notamment celui des chaussures. Quel problème ! Celles qui liront ma petite histoire dans quelque vingt ans auront de la peine à me croire et pourtant elle est absolument vraie car j'en ai été moi-même le témoin.

Marie-Lucie était si pauvre en chaussures, si pauvre qu'elle n'en avait exactement pas du tout. Sa pauvre maman, ne sachant que devenir, dans des bouts de tissu et de carton a fait en toute hâte une paire d'espadrilles. C'est gentil, car les mains sont habiles ; mais pour la solidité ?... Il faut de toute évidence faire poser par le cordonnier des semelles de caoutchouc, sinon les sandales ne feront pas vingt-quatre heures d'usage.

Mme Cotonver a jeté un coup d'œil vers le ciel couvert, et, ne pouvant faire autrement, elle est partie, les chaussures d'une main, la petite main de Marie-Lucie dans l'autre.

— Attention, ma chérie, à ne pas trop marcher sur les cailloux.

Peti peta, voici notre fille pieds nus dans la rue. Il n'y a pas loin à aller, heureusement.

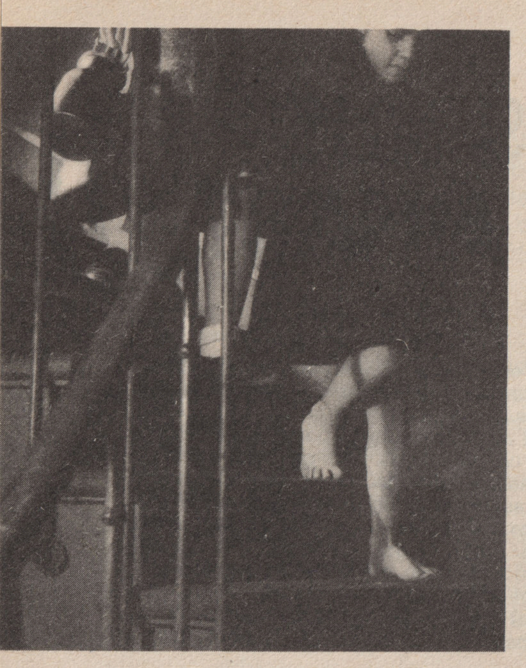
— Bonjour M. Lespinoy. Je viens vous demander un service. Regardez ma pauvre petite bonne femme. Voici des sandales et des semelles de caoutchouc, voudriez-vous, par pitié, me placer tout de suite quelques clous pour ajuster les unes aux autres ?

Ah mon amie ! que n'avez-vous vu la colère de M. Lespinoy. Il a reçu cette pauvre petite Mme Cotonver et sa Marie-Lucie comme des chiens dans un jeu de quilles. Le moyen de discuter avec un homme aussi irrité ? Il ne restait d'autres ressources que de partir les sandales à la main et Marie-Lucie toujours pieds nus. Je peux bien vous avouer que la jeune femme en avait les larmes aux yeux et que sa petite fille était, elle, bien désolée. Songez donc : renoncer à la promenade promise faute de chaussures présentables !

Mais à peine la rue traversée, la colère assez légitime de la maman, cette colère qui montait en elle et qu'elle avait eu la sagesse de ne pas laisser éclater tout de suite, a fait place à un autre sentiment. Quelle occasion exceptionnelle que cette vive contrariété pour donner à son enfant une leçon d'amour.

— Tu vois, ma chérie, a-t-elle expliqué à Marie-Lucie, tandis que toutes deux regrimpaient l'escalier, ce pauvre cordonnier est très malheureux puisqu'il ne sait pas aimer les autres comme il faudrait. Nous allons lui pardonner bien vite et ce soir nous ferons une prière pour que le Bon Dieu l'aide à changer son cœur.

Et voilà comment M. Lespinoy, savetier du coin de la rue, a gagné ce jour-là mieux que de l'argent : le pardon et l'amour d'une petite fille à qui il avait fait de la peine.



QU'EN pensez-vous, mon amie ? Je suis sûre que vous ne donnerez pas tort à Mme Cotonver. Elle a su tirer parti d'une circonstance défavorable pour donner à sa petite fille une belle leçon. Je suis absolument certaine que cette méthode est bonne. Ce ne sont pas des sermons sur le pardon ou sur l'amour fraternel qui changeront jamais beaucoup le cœur des enfants. Mais des leçons données à l'occasion des moindres circonstances, en pleine vie.

LA RECETTE DU JOUR

Lorsque quelqu'un vous fait ouvertement de la peine ou vous parle malhonnêtement devant vos enfants, gardez-vous bien de jamais répondre sur le même ton ou d'entreprendre une discussion inutile. Restez calme et digne, polie, je dirais même aimable. Et dès que vous serez seule avec vos enfants, faites remarquer que le plus malheureux, en l'occurrence, ce n'est pas vous, mais celui qui a le malheur de ne pas savoir aimer.

Le CARITAVOX

PAUVRE chère Mme Mousseline, quelle existence que la sienne !

Imaginez un peu une maison tout en hauteur avec une cuisine en sous-sol, la salle à manger au rez-de-chaussée, les chambres d'enfants au premier et au second ; le tout réuni par un escalier obscur et peu pratique.

Bien qu'optimiste par nature, j'avoue que je ne vois pas la tâche de cette maman de cinq enfants comme bien facile. Naturellement il y a chaque jour un certain nombre de petits accidents ; dans quelle famille n'y en a-t-il pas ? objet cassé, chose perdue, chute un peu sensationnelle. Rien de grave en fait, puisque Mme Mousseline a décidé qu'il n'y aurait chez elle rien de grave, hormis le fait de manquer à l'amour que nous nous devons les uns aux autres.

Malheureusement il y a dans la jeune tribu Mousseline autre chose que les petits accidents dont nous parlions plus haut : l'entente ne règne pas toujours et trop souvent on entend des cris et disputes. Vous imaginez le travail de la pauvre maman, obligée de monter quatre à quatre pour rétablir la paix.

Au mur de la cuisine elle a suspendu en manière de gong un couvercle de cuivre cependant que M. Mousseline transformait une vieille lavette à vaisselle en marteau. Et le tout a été inauguré solennellement sous le nom de « Caritavox ».

« Caritavox » : la voix de l'amour !

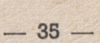
Souriez si vous voulez, mon amie, c'est bien votre droit. Mais je vous certifie que lorsque le Caritavox retentit (pas trop souvent comme il convient), un silence relatif s'établit au premier étage sans que la maman ait besoin de monter. C'est un peu, voyez-vous, comme si Mme Mousseline avait réussi à faire entendre la voix de leur conscience à ses enfants dont les oreilles ni le cœur, mal exercés jusqu'ici, ne parvenaient pas à capter les émissions.

Bien mieux, lorsqu'une dispute commence à sourdre et que les choses semblent devoir s'envenimer, il arrive qu'une petite voix dise : « Oh ! attention au Caritavox ». Alors on fait l'effort de sourire. Les choses s'arrangent ainsi d'elles-mêmes, pas toujours, bien sûr, mais enfin quelquefois. Et c'est déjà un grand progrès.

★ ★ ★

CE que je vous demande de retenir de tout ceci, mon amie, c'est moins le système employé par Mme Mousseline — il n'est peut-être pas utilisable partout ni par tous — que le but atteint par cette maman, but qui doit être le vôtre : parvenir à ce que, vous n'étant pas là, les enfants devinent en toute circonstance votre réaction, qu'ils imaginent d'eux-mêmes ce que vous diriez et que, spontanément, ils remettent toutes choses d'aplomb.

Qu'ils entendent, en un mot, non plus votre voix, mais l'appel impérieux et spontané de leur cœur.



LA RECETTE DU JOUR

Ce pourrait être, mon amie, la recette ci-dessus donnée. Mais je me garderai bien d'inutiles précisions : vous ne manquerez pas d'idées ingénieuses si vous souhaitez posséder un « Caritavox » quelconque : gong, clochette, que sais-je ?

Sinon contentez-vous tout simplement de raconter ma petite histoire à vos enfants, en vous gardant bien de leur faire un sermon à ce sujet. Puis, le soir, demandez-leur, les jours où cela n'a pas marché entre eux, combien de fois le « Caritavox » aurait pu sonner. Il n'est pas impossible que vos petits fabriquent spontanément ce fameux instrument et qu'ils entreprennent de le sonner eux-mêmes.

Ce sera très bien... à condition qu'ils n'en abusent pas.

UN MOT SUR UN CŒUR

C'ÉTAIT pendant la guerre, au plus fort des restrictions, en une région déshéritée entre toutes. De passage pour quelques heures en cette petite ville de province, j'avais été invitée à la table d'une famille amie, une pauvre table bien peu garnie sur laquelle une vieille maman passa des plats plus que modestes, dans lesquels il eût été impossible de trouver la moindre trace de beurre. Vous l'avouerai-je ?... au dessert j'avais encore faim. Mais j'ai goûté ce jour-là à quelque chose de bien meilleur que des mets de choix.

Nous n'étions que trois : la vieille maman, son grand fils et moi. Lui était rentré tard après une journée besogneuse. Sans aucun doute il devait avoir faim, beaucoup plus que moi ! Pourtant il ne manifesta nulle émotion en face de la simplicité du repas, encore moins de mauvaise humeur ou des reproches, comme l'eussent fait, je crois, bien des hommes de ma connaissance. Et comme nous nous partagions une maigre ration de fromage — oh ! combien maigre ! — il eut ces mots d'une délicatesse charmante : « Comme tu t'es donné du mal, ma pauvre maman, pour nous préparer ce repas ! »

Le visage de la vieille femme s'éclaira doucement. Elle avait eu sa récompense, sans l'avoir cherchée, certes. Elle était payée de ses peines de la journée, de la queue qu'elle avait faite sans doute dans la froidure de l'hiver, de sa longue attente solitaire, du mal qu'elle avait eu à faire chauffer plusieurs fois le repas, espérant toujours le retour tardif de son grand.

A peu de frais ce fils venait de procurer à sa mère une de ces joies que nous pourrions multiplier à l'infini autour de nous, si nous savions voir chez les nôtres les signes de leur amour et rendre hommage à celui-ci.

OH ! mon amie, apprenez à vos enfants l'art de dire « merci ». Très peu savent le faire et surtout pas les garçons. Je ne crois pas qu'ils soient moins reconnaissants que les filles, mais ils savent moins bien le dire et font souffrir à cause de cela leur entourage féminin : mère, femme ou sœur. Alors qu'ils pourraient, sans grand effort, faire si facilement plaisir à celles qui s'ingénient tant à les bien soigner.

Nombre de ménages sont médiocrement heureux qui pourraient l'être totalement s'il y avait chez chacun des époux une plus grande préoccupation des problèmes de l'autre.

Quand les hommes rentrent, fatigués de leur propre journée, trop souvent ils s'installent les deux pieds sous la table, la critique au bord des lèvres, sans songer que leur femme aussi a peiné.

Un « merci » ce n'est rien, trois fois rien. Qu'ils sachent pourtant le dire au moment où il faut, comme il faut. Qu'ils acquièrent cette délicatesse du cœur, cette fleur exquise de la charité, c'est-à-dire de l'amour.

LA RECETTE DU JOUR

Enseignez certes à vos petits à dire « merci ».
— D'un petit signe de la main, tant qu'ils ne savent pas parler.
— D'un mot gentil un peu plus tard.

Mais ne vous contentez pas de leur enseigner cette banale formule de politesse à laquelle personne ne prête plus attention, hormis quand on l'oublie. Enseignez-leur par l'exemple à trouver le mot qui fera plaisir, le mot qui glissera sur le cœur comme une douceur, le mot qu'on savourera, plus ou moins consciemment.

Pour enseigner cet art, je ne vois pas d'autre méthode que l'exemple. Interrogez-vous, mon amie, pour savoir comment vous dites « merci » vous-même.





CHIEN ET CHAT



Le nom de ces deux filles-là ? Oh ! c'est bien simple, je propose chien et chat — exactement ce qu'elles sont l'une pour l'autre. Des paroles aigres, des disputes à n'en plus finir qui se terminent en général par : « Eh bien ! puisque c'est comme ça, je ne te « cause plus » ! De fait, hier soir, ces deux demoiselles se sont couchées sans se réconcilier.

Tandis qu'elles faisaient leur toilette ce dimanche matin, elles se sont regardées comme deux chiens de faïence avec des yeux méchants. Annie a même laissé Simone chercher pendant un quart d'heure son soulier qu'elle apercevait très bien dans un coin. Et, quand Mme Vignavin a appelé ses filles pour les emmener à la messe, elle a trouvé devant elle deux visages fermés, deux visages qu'elle n'aime pas du tout.

Cela ne peut pas durer ; la vie devient infernale entre ces deux grandes gamines qui entrent toutes les deux dans l'âge ingrat. Tandis qu'elle chemine vers l'église où tinte la cloche, la pauvre maman réfléchit sur le difficile problème que pose pour elle le manque d'entente entre ses filles.

C'est tout au début de la messe, tandis qu'elle priait Dieu de l'éclairer, qu'elle a vu tout à coup ce qu'il fallait faire.

Rapidement elle a cherché dans le Missel d'Annie l'Évangile du Ve dimanche après la Pentecôte. Bien que ce ne soit pas la fête de ce jour, elle a marqué la page d'une image. Maintenant elle en fait autant pour Simone. Dieu veuille que le coup porte !

Des bruits de chaises. Tout le monde se lève. On se signe, nos deux petites chipies comme les autres. Les voici le nez dans leur Missel, fort occupées à lire l'Évangile qu'elles croient du jour.

> ***« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point, et celui qui tuera méritera d'être puni en jugement. Et moi je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère méritera d'être puni en jugement ; et celui qui dit à son frère : Raca, méritera d'être puni par le conseil, et celui qui lui dira : Fou, méritera d'être jeté dans la géhenne du feu. Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis viens présenter ton offrande. »***

Elles ne sont pas sottes, savez-vous, les petites Vignavin. Une certaine gêne les envahit petit à petit en face de ce récit qu'elles n'attendaient point et qui semble écrit tout exprès pour elles.

Prudemment leur maman les a laissées finir, puis, se penchant vers elles, d'un ton très calme, elle a glissé : « J'ai l'impression qu'il faut que nous partions. »

Mme Vignavin a pris son sac, elle a fait une génuflexion et elle est sortie, suivie de ses filles parfaitement étonnées et passablement inquiètes.

C'est sur le parvis qu'on a commencé de s'expliquer : « Voilà ! si j'ai bien compris, dit la maman, il est inutile que nous restions pour prier ; le Bon Dieu ne peut écouter notre prière, puisque vous ne vous êtes pas réconciliées ! »

Simone a risqué un timide « Mais maman, il n'y a pas d'autre messe après celle-là...

— Eh bien ! mon chéri, nous manquerons la messe aujourd'hui ; notre présence serait un mensonge puisque vous n'êtes pas capables de faire ce que le Bon Dieu demande avant tout : que nous sachions nous aimer les uns les autres. »

On a fait quelques pas à travers la rue, les yeux à terre, le cœur serré. Aucun doute, la décision de maman est bien prise, ce n'est pas du tout une plaisanterie.

Mais on n'a pas été très loin ; car tout d'un coup Annie, la première — car il fallait bien qu'une commençât — a dit : « Maman, je voudrais bien embrasser Simone !... »

Et dans les bras de maman, qui savait bien que cela finirait comme cela, les deux petites filles se sont étreintes. Je crois que c'était de bon cœur.

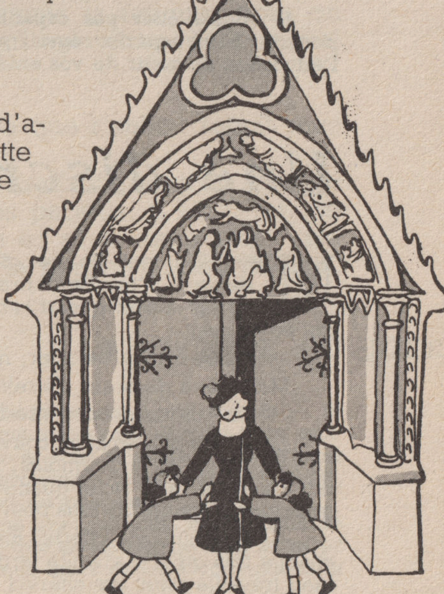
Dare-dare on est retourné vers l'église où finissait de se chanter le « Credo ». Les enfants ont prié comme elles ne l'avaient pas fait depuis longtemps. Et il y avait grande joie dans le ciel à cause de deux petites filles de rien du tout, comme chaque fois qu'un pécheur se convertit.

* * *

Je m'en voudrais, mon amie, d'ajouter quoi que ce soit à cette petite histoire. Je vous propose seulement de la relire et de vous demander si vous voyez un moyen supérieur à celui qu'a employé Mme Vignavin ?

Vous admirerez certainement le courage dont elle a fait preuve en risquant l'étonnement, les commentaires de son entourage quand elle est sortie, en plein milieu de la messe, sans trop savoir si elle n'allait pas avoir à revenir tout à l'heure.

Ne vous privez pas, mon amie, de ce secours extraor-



dinaire qu'est la parole du Christ dans l'Évangile. Je crois bien que, sans elle, il n'est pas, en matière d'éducation, de moyen certain.

LA RECETTE DU JOUR

Si deux de vos enfants ont le malheur de se disputer gravement et de persévérer dans leur brouille, n'hésitez pas à utiliser calmement le grand moyen pris par Mme Vignavin.

Mais attention, cela suppose que vous ne soyez pas vous-même brouillée à mort — ou même légèrement — avec quiconque. Sinon comment pourrez-vous exiger de vos enfants ce que vous n'aurez pas su exiger de vous-même ?

Et si, par malheur, vous étiez en ce moment brouillée, avec qui que ce soit — quels que soient les torts de l'autre — allez aujourd'hui même vous réconcilier avec cet autre — votre frère dans le Christ, ou écrivez-lui pour lui offrir la paix.

Ne dites pas que c'est impossible, que je ne sais pas ce que je demande, que si j'étais mieux au courant, je ne parlerais pas d'une démarche si difficile et si humiliante.

Ce n'est pas moi qui en parle, mon amie, c'est Dieu lui-même qui vous le demande.

Si vous n'étiez pas capable de ce grand geste d'amour, comment pourriez-vous espérer réussir pleinement la grande affaire de votre vie : l'éducation du cœur de vos enfants ?

Une discrète publicité

MONIQUE vient de se glisser dans son lit. Maman la borde rapidement, s'excusant presque de ne pas avoir le temps de s'attarder autant que d'habitude. Elle s'arrache aux deux petits bras qui se tendent :

— Laisse-moi m'en aller, ma chérie, j'ai beaucoup à coudre ce soir.

Monique a desserré l'étreinte et, d'un petit ton peiné, elle remarque :

— Oh ! tu vas encore être fatiguée, maman !

La fatigue qui, en effet, couve depuis le matin dans les membres toujours un peu las de Mme Orignoles, s'est comme fondue. C'est tellement moins dur de s'user à la tâche quand on a chaud au cœur. Du coup, elle prend quelques secondes de plus pour s'entretenir avec sa grande fille de huit ans.

— Bien sûr, ma chérie, maman sera un peu fatiguée demain, comme chaque fois qu'elle a veillé tard le soir ; mais elle sera si contente d'avoir bien travaillé pour ses chéris ! Tu vois, c'est cela le bonheur : se donner beaucoup de mal pour les autres.

Monique a attiré la tête de sa maman contre la sienne, une fois de plus ; elle l'a embrassée avec tendresse et, tandis que Mme Orignoles descend, sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les petits, Monique est restée les yeux grands ouverts dans la nuit, repassant dans son cœur tout ce que sa maman vient de lui expliquer et qu'elle comprend à sa façon, qui n'est peut-être pas la nôtre, mais qui est pourtant une très bonne façon.

★ ★ ★

CETTE histoire dont j'ai été témoin, m'a beaucoup frappée, mon amie. Je donne tout à fait raison à Mme Orignoles. Trop de mamans qui ont autant de mal qu'elle, ne connaissent pas la belle récompense que celle-ci a trouvée ce soir-là dans la réflexion de son enfant. C'est que ces mamans, si dévouées, si généreuses dans l'effort, ont à mon avis le grand tort de l'être... je n'ose pas dire avec trop d'humilité — on n'en a jamais trop ! — mais je dirais volontiers « avec trop de discrétion ». Les enfants, qui ne pensent guère, s'habituent facilement à tout considérer — et surtout le dévouement de leur père et de leur mère — comme un dû.

Leur maman, c'est un peu comme une domestique qu'on n'a pas à rétribuer, qu'on peut faire marcher au doigt et à l'œil, dont on ne remarque jamais la fatigue, dont on ignore les soucis et auprès de qui ont vit en petit animal profondément égoïste.

Et c'est très grave.

Pour le présent d'abord. Parce que l'enfant reçoit sans apprendre à donner.

Pour l'avenir aussi parce que si l'enfant grandi ne mesure pas après coup ce qu'il doit à ses parents, il sera, lui, de cette catégorie, qu'on dit de plus en plus nombreuse, des parents qui pensent à eux avant de penser à leurs enfants.

LA RECETTE DU JOUR

Sachez quelquefois faire remarquer discrètement à vos enfants — et sans jamais le leur reprocher — le mal que vous vous donnez pour eux. Faites-le toujours sur un ton de confidence et sous le signe d'une grande tendresse, manifestant la joie que vous éprouvez à le faire et expliquant, comme Mme Orignoles, que là est le secret du bonheur.

Et si vous répugnez à faire vous-même une publicité, même discrète à votre zèle — ce que je conçois très bien — que le papa sache faire admirer à ses fils votre dévouement, tandis que vous ferez peser à vos enfants le mérite de la vie laborieuse de leur père.



Par la bande

GÉRARD, mon chéri, ton gâteau.

La cuillère en l'air, le nez idem, Gérard regarde voler les mouches.

— Gérard, ton dessert, voyons, finis vite.

Mais le petit garçon ne tient pas aux laitages. Maintenant qu'il a bien râclé le caramel coulé sur le gâteau de semoule, rien ne le presse. D'ailleurs il n'a plus faim.

— Gérard, mange ton dessert ou je le donne à ta sœur.

Mme Alevain vient de trouver l'argument décisif. Gérard, qui depuis un quart d'heure lambine autour de son assiette, la retient d'une petite main nerveuse contre une éventuelle offensive de maman tandis que de l'autre main il enfourne avec précipitation de grosses bouchées de semoule.

Et Mme Alevain, qui observe son Gérard, s'inquiète.

Un petit bout d'homme pourtant tendre... et pas difficile pour deux sous.

Pourquoi cette jalousie toujours en éveil quand il s'agit de Madeleine qui a sept ans ? Demande-t-on un service ? les deux enfants se précipitent, mais Gérard surveille sa sœur de façon à arriver certainement le premier. Qu'elle ne bouge pas, lui non plus. Il n'est pas préoccupé, en somme, de faire plaisir à sa maman, mais d'empêcher Madeleine de le faire. Vilainement il calcule tout ce que l'on fait pour elle, au point que cela devient chez lui presque maladif.

Et Mme Alevain, qui, très sagement, s'inquiète de cette ennuyeuse tendance, me demande une recette pour corriger son fils.

★ ★ ★

COMBIEN je vous félicite, chère Mme Alevain de prendre au sérieux ces toutes petites choses. Si vous ne luttez pas maintenant chez votre Gérard contre ce défaut du cœur, votre enfant sera plus tard très malheureux et fera souffrir les autres autour de lui.

Réjouissez-vous d'avoir découvert si tôt — alors que Gérard n'est qu'un tout-petit — sa vilaine jalousie. Prise à cet âge, elle doit normalement se guérir très bien, sinon très très vite.

Mais je ne vous conseille pas d'attaquer le mal de front. Ce n'est pas par le raisonnement qu'on guérit le jaloux. Il est comme ces malades à qui la vue de leur feuille de température donne un nouvel accès de fièvre. N'ayez pas l'air de vous apercevoir même de ces petites crises de jalousie. Chaque fois que vous en parlez avec lui, vous augmentez leur intensité en raison même de l'intérêt que vous leur accordez et de l'importance que vous leur donnez.

Luttez de façon indirecte : jouez, comme au billard, par la bande, en vous efforçant de déclencher dans le cœur de Gérard des réactions contraires à celles qui lui sont naturelles.

Et cela nous amène à préciser « les recettes », car il y en a plusieurs. Par commodité nous y parlerons de « Gérard » — l'enfant jaloux, et de « Madeleine » — l'enfant qui ne l'est pas. Mais cela vaut pour tous les Jacques, Paul, Élisabeth, Jeanne et autres enfants, petits et grands.

LES RECETTES DU JOUR

1° Réjouissez-vous à haute voix et avec une certaine exubérance des joies qui surviennent à Gérard, comme à Madeleine, comme aux autres.

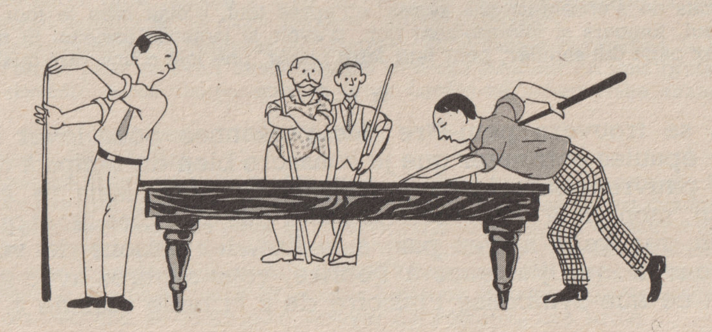
2° Demandez à Madeleine et à ses frères, devenus complices, de se réjouir eux aussi ouvertement des succès et des joies de Gérard, le jaloux.

3° Peu à peu et sans insister faites entrer votre Gérard dans le jeu : « Oh ! mon chéri, comme Madeleine va être contente ! Quel bonheur pour nous. »

4° Intéressez Madeleine à procurer souvent de bonnes petites surprises à son frère.

5° Montez de grands complots avec Gérard, pour jouer à Madeleine le bon tour de lui faire une agréable surprise.

Restez résolument dans cette ligne pendant des semaines et des mois Il n'est pas vraisemblable que la jalousie de Gérard résiste à ce traitement. L'éducation du cœur est, avant tout, affaire de climat général.



La belle assiette



CETTE assiette-là n'était pas comme les autres. Je crois que c'est pour cela que les enfants l'avaient baptisée « la belle assiette ». En fait, elle n'était ni plus belle ni plus laide que ses sœurs, différente seulement parce qu'issue d'un service désassorti. Mais c'était, pour les petits, une joie très recherchée que de manger dans sa faïence fleurie de bouquets bruns.

Aussi chaque fois que les vacances ou un jour de fête nous réunissaient chez mes parents : fils, filles, belles-filles, gendres et petits enfants — une tablée de plus de trente personnes — voyait-on le regard des plus jeunes s'allumer pour interroger le couvert. Qui donc aurait aujourd'hui la chance tant espérée d'avoir « la belle assiette » ?

Que d'intrigues — tandis qu'on aidait à mettre la table — pour aller poser sa serviette tout à côté ! que d'efforts pour s'approprier un instant l'usage de la pauvre orpheline de faïence plate, dotée, par l'imagination des enfants, d'une si extraordinaire réputation !

Je ne crois pas pourtant que « la belle assiette » ait jamais servi à aucun de ceux qui la tenaient finalement du hasard ou de la souriante charité de ma douce maman, leur grand-mère.

Car, à peine à table, des échanges se faisaient : « Oh ! c'est Brigitte qui a la belle assiette. » Et Brigitte sans hésiter la passait à Pierre. Mais comme Jacques, plus petit, louchait sur elle, Pierre aussitôt se sacrifiait pour son cousin. Et c'était certains jours « à qui n'aurait pas la belle assiette », cette assiette que tous désiraient si ardemment, simplement parce que chacun était tout préoccupé de procurer à un autre le bonheur de l'avoir.

Et je ne puis évoquer aujourd'hui sans une émotion amusée, ce déjeuner où la « belle assiette », après être passée successivement dans les mains de tous les enfants, finit par échouer à la place du grand-père. Les petits-enfants ne s'étaient-ils pas avisés, qu'après tout, c'était bien le tour de l'aïeul, toujours si joyeusement bon, d'avoir la fameuse assiette. Et mon vieux papa dut simuler, pour leur faire plaisir, une joie d'une rare qualité.

★ ★ ★

IL se trouvera peut-être des personnes pour lever les épaules et trouver que je consacre bien du temps à une pauvre petite histoire de rien du tout. Mais je sais bien, mon amie, que vous ne serez pas de celles-là ; et que, bien que vous n'ayez pas, à la lire, les raisons de vous émouvoir que j'ai eues à l'écrire, vous sentirez avec moi tout ce que symbolise l'histoire de « la belle assiette ». Je ne tirerai pas orgueil de ce que, dans la grande maisonnée de mes chers disparus on savait si bien s'aimer, même parmi les tout-petits. C'est à ma souriante, vaillante et tendre maman qu'en revient la gloire. Il était si facile d'apprendre à aimer rien qu'en la regardant vivre et agir.

Mais je pense aussi que le grand nombre des enfants favorisait singulièrement l'éducation du cœur de chacun. Pensez-vous que « la belle assiette » eût jamais acquis tant de célébrité, suscité tant de désirs et d'héroïques petits sacrifices, s'il n'y avait eu, assis parmi les grandes personnes, qu'un seul enfant ?

L'atmosphère d'une famille nombreuse tendrement unie est un climat si favorable à l'amour réciproque, que l'éducation du cœur s'y fait presque sans qu'on s'en occupe. D'où je tirerai...

LA RECETTE DU JOUR

Soyez, mon amie, cette maman si souriante, si aimante qu'on ne peut vivre dans son voisinage sans apprendre à aimer aussi.

Et si vous n'avez pas encore la joie d'être l'heureuse maman d'une famille nombreuse, appelez à la vie, de toute votre tendresse, ces petits qui, nés d'un plus grand amour, vous obligeront chacun à mieux aimer.

UNE collection de héros

SI je ne craignais d'avoir l'air de faire des vers, je vous dirais que M. Andréas est un as. Mais comme on peut être un as de plusieurs façons, il me faut vous préciser que son talent, vraiment très remarquable, consiste en ce qu'il raconte à ravir les histoires les plus charmantes que j'aie jamais entendues. Et pas n'importe quelles histoires.

Les histoires de M. Andréas sont simples, émouvantes, si proches de la vie qu'on ne peut les avoir écoutées sans se sentir meilleur ou sans brûler de le devenir. Aussi chaque soir sa petite famille se presse-t-elle autour de lui :

— Papa, une histoire ! Une belle !

Elles le sont toutes.

Vous me croirez si vous voulez, mais j'attribue au talent de ce papa le cœur exquis que révèlent dans l'ensemble ses petits et même ses grands, car les grands ont été des petits et le restent quand il s'agit d'écouter « les histoires de papa». Tout en se défendant d'avoir l'air d'y prêter attention, ils se glissent presque toujours dans la salle à manger quand survient l'heure tant attendue des plus jeunes. Et je crois bien que certains soirs Raymond, qui a dix-neuf ans, se cache pour essuyer discrètement une larme.

VOUS vous demandez où je veux en venir ? Et déjà vous vous dites que M. Andréas a bien de la chance d'être un si bon conteur, que vous ne l'êtes pas du tout et que je ne vous avance guère en vous conseillant d'utiliser ce moyen de formation !

D'abord, est-il tellement sûr que vous ne sachiez pas conter des histoires ? Avez-vous essayé quelquefois ? Si vous saviez le nombre de gens de ma connaissance qui assurent n'avoir aucun talent et qui se sont révélés de bons, d'excellents conteurs ou conteuses, après que je les aie, eux, persuadés d'essayer.

En tout cas si vous n'avez pas le « don » des récits improvisés, il vous reste la ressource de lire quelquefois à vos enfants une belle page, conte ou récit authentique, dont le héros a su aimer. Gardez-vous toutefois des histoires dites morales qui se terminent par un sermon. Cela ne prendrait pas et vous obtiendriez plus de bâillements ou de chahut que de conversions. Choisissez des récits découpés en pleine vie. Qu'il y ait du rire, des larmes, de l'action, des tentations, des chutes peut-être. Mais toujours un effort final du héros pour aimer.

Ne proposez pas à l'enfant l'impossible. Si vos héros sont comme nous sommes, tout à la fois des êtres de chair, fragiles, toujours portés à l'égoïsme et qui pourtant, à la force des poignets, parviennent à se vaincre et à s'oublier pour leurs frères, votre petit auditoire sera tenté de les imiter et vous verrez survenir en lui peu à peu d'étonnants changements.

LA RECETTE DU JOUR

Constituez-vous une collection d'histoires ou de récits, choisis de préférence parmi les plus beaux et les mieux écrits, et qui mettent en scène des êtres aimants et généreux.

Apprenez à les bien lire à haute voix. Ce n'est pas si difficile : il suffit, je crois, d'aimer un texte pour le bien lire.

Instituez chez vous « l'heure du conte », à jour fixe, peut-être le dimanche, à la veillée.

Et si cela détrône quelque peu chez vous l'envahissante radio, ce sera tant mieux.



LE BAISER DE PAIX



MADO ET PHANETTE sont brouillées — à perpétuité s'il vous plaît. Je ne sais quelle histoire de cahier perdu a séparé les deux inséparables. C'est dit : elles ne se parleront de leur vie. Pour deux petites sœurs qui couchent dans la même chambre c'est ennuyeux... et quelque peu gênant.

Ne rions pas : cette brouille d'enfants n'est pas sans gravité ; tout ce qui touche à l'amour fraternel est grave, même quand on n'a que huit et neuf ans.

Mme Fiefdoré a échoué dans ses discrètes tentatives pour réconcilier ses filles. Vingt-quatre heures ont passé. Les belligérantes, malgré une certaine lassitude, n'ont pas désarmé.

C'est alors que M. Fiefdoré est intervenu, à la manière de M. Andréas, son ami, qui l'a converti. De sa collection d'histoires il a extrait « Le Baiser de Paix » qu'il a raconté à la veillée.

Permettez-moi de transcrire pour vous ce petit conte qui est parmi mes préférés.

★ ★ ★

C'étaient deux vieilles.

Deux vieilles au cœur dur qui se haïssaient depuis des ans et des ans, nul ne savait pourquoi... et je ne suis pas bien sûre qu'elles s'en souvenaient elles-mêmes... Car l'une comme l'autre avait perdu la mémoire et quand on leur faisait raconter leur jeunesse, elles se contredisaient à tout instant, embrouillant les dates des faits qu'elles narraient et les gens qui s'y trouvaient mêlés... Mais parce qu'elles s'étaient beaucoup haïes autrefois, et que la haine est plus tenace au cœur que la mémoire au cerveau, elles savaient encore se haïr... Et par toutes les bourgades de Valdisbourg, il n'était question que de la haine d'Anna pour Olga et de celle d'Olga pour Anna.

C'étaient deux vieilles haïssantes.

Longtemps les habitants de Valdisbourg discutèrent pour savoir si Anna détestait Olga plus qu'Olga détestait Anna.,. Et sur cette question, plusieurs familles faillirent se brouiller à leur tour, tant il est vrai que la haine est contagieuse... Mais tandis que les partisans d'Olga lui trouvaient quelque excuse et que ceux d'Anna cherchaient à diminuer ses torts, une nuit à la même heure deux « isbas » brûlèrent dans Valdisbourg : celle d'Olga et celle d'Anna... Ni l'une ni l'autre des deux vieilles, cependant, ne périt dans l'incendie, l'une et l'autre étant absente au moment où prit le feu... Et si Olga ne se trouva pas chez elle, ce fut parce qu'elle était occupée à mettre le feu chez Anna... Et si Anna se ne trouva pas non plus chez elle, c'est parce qu'elle était occupée à mettre le feu chez Olga.

C'étaient deux vieilles haïssables.

Les deux chaumières brûlèrent donc. La population tomba d'accord pour penser qu'Olga haïssait Anna exactement autant qu'Anna haïssait Olga. Et chacun se demanda où les conduirait cette haine... Natacha, elle, ne se le demandait pas. Elle le savait bien. La haine conduit loin du ciel de Dieu où ne peuvent pénétrer que ceux qui aiment... Et comme Olga et Anna étaient deux vieilles, Natacha tremblait qu'elles ne mourussent la haine au cœur.

C'étaient deux vieilles.

Alors Natacha se promit de réconcilier Olga avec Anna et Anna avec Olga. Et ce n'était pas une petite tâche... Longtemps elle pria devant l'icone, la très aimante vierge Marie. Et de celle-ci sans nul doute, lui vint une idée bien ingénieuse... Pâques approchait, Pâques, la fête du baiser. Car, dans la Russie des tsars, où se passait l'histoire que je conte, la coutume voulait qu'au matin de Pâques chacun donnât à la première personne qu'il rencontrait, connue ou inconnue, un baiser.

Le baiser de paix.

Et de se saluer d'un « Christos voskrest » « Christ est ressuscité ». Aucun Russe n'aurait manqué, pour un empire, à cette pieuse coutume... Or donc, Natacha, la veille de Pâques, s'en fut de maison en maison. Partout elle expliqua son charitable projet, partout elle obtint des promesses... Nul ne sortirait de chez lui le lendemain matin, avant qu'Anna n'eût rencontré Olga et qu'Olga n'eût rencontré Anna... Car si vive que soit la haine au cœur des deux vieilles, la tradition sans doute serait plus forte.

La tradition du baiser de paix.

Dès l'aube, toutes portes closes, chacun se mit à sa fenêtre. Et parce que le silence étrange de la rue les étonnait en ce jour de fête, Olga et Anna sortirent de chez elles... C'est en face de l'église qu'elles se rencontrèrent... Et Olga fut la première personne qu'aperçut Anna en ce jour de Pâques... Et Anna fut la première personne qu'aperçut Olga.

C'étaient deux vieilles.

Et parce que « Christ était ressuscité », elles se donnèrent le baiser de paix.

Le baiser de paix.

Vous devinez la suite. Dès le début du récit les sœurs ennemies se sentant indirectement visées, ont commencé de loucher l'une vers l'autre; puis elles se sont agitées sur leurs chaises, bientôt regardées plus franchement. Et tandis qu'Anna et Olga se donnaient, au son du carillon pascal le « baiser de paix », Mado et Phanette sont tombées dans les bras l'une de l'autre.

* * *

NE m'accusez pas, mon amie, de bâtir ici un émouvant scénario pour illustrer une cause qui m'est chère. Je vous affirme que cette histoire — sauf les détails changés par discrétion — est absolument authentique.

Je m'excuse de revenir aujourd'hui sur ma recette d'hier. C'est que je ne suis pas sûre de vous avoir convaincue. Allez-vous croire assez à la valeur éducative, à la force de persuasion de l'histoire ?

Pourtant vous les aimez, vous aussi, les histoires. Ne dites pas non. Me liriez-vous s'il en était autrement, moi qui ne sais rien vous dire sans commencer par vous en conter une ?

Et vous voyez bien qu'elles vous aident quelquefois à mieux faire dans votre vie de maman, beaucoup plus peut-être que des livres bien plus savants mais plus difficiles à mettre en pratique. Pourquoi les histoires n'aideraient-elles pas aussi vos enfants à devenir meilleurs ?

Ne me sortez pas de mauvaises raisons :

Vous n'avez pas le temps de lire ? Ne lisez-vous pas le journal ? Ce n'est pourtant pas dans ses colonnes, parmi les récits de crimes passionnels ou crapuleux, les scandales, les catastrophes, les combinaisons louches, les prévisions de guerre ou les luttes de partis, que vous trouverez de quoi enseigner à vos enfants l'art de mieux aimer.

Vous êtes en peine pour choisir ?

Vous manquez de temps pour préparer l'histoire à lire ou à conter ?

Soit, cela je le crois sans peine.

En femme qui s'efforce de rechercher en tout le côté pratique, j'ai étudié votre problème et vous apporte deux solutions avec ma recette du jour :

LA RECETTE DU JOUR

Persuadez votre mari qui a tout de même — une fois rentré à la maison — plus de temps que vous, de se faire, plutôt que vous, le spécialiste de l'histoire lue ou contée. On me reproche parfois de ne pas vous parler assez, de la part du papa dans l'éducation des enfants, timidité voulue et, je crois, pleine de sagesse; n'est-ce pas, Monsieur ?

Un livre qu'il faut avoir lu...

L'ART D'ÉLEVER

les enfants d'aujourd'hui

par G. COURTOIS

Ensemble de conseils tout simples, abordant l'exercice même de l'éducation et traitant de quelques problèmes pratiques.

(272 pages, format 13,5 x 18.)

ÉDITIONS FLEURUS — 23-31, rue de Fleurus — PARIS-6e

Le menu de Mme Montrevers

De bonne heure ce matin, Mme Montrevers a combiné le menu de son déjeuner. C'est une bonne ménagère, prévoyante... et qui sait que si l'on peut, en cas de surprise, casser au dernier moment des œufs pour une omelette, on n'improvise pas un ragoût de mouton ou un bœuf bourguignon.

Et c'est pourquoi Mme Montrevers, sortie au début de la matinée, s'active en temps voulu autour des légumes à éplucher, des casseroles à manier.

Voilà ! tous les plats sont en train... y compris la soupe pour ce soir. Pourtant le menu de maman est encore incomplet ; il y manque ce qu'elle considère comme essentiel : une idée de conversation.

— Voyons... hier nous avons parlé de ces pauvres Manotche et de leur grand deuil ; sur qui pourrais-je bien aujourd'hui attirer l'attention des enfants ?

En vain la petite Mme Montrevers cherche en ses souvenirs ; elle est ce matin sans idées. Son menu va-t-il rester incomplet ?

C'est le facteur qui l'a tirée d'affaire. Le facteur qui apporte le journal. Machinalement la jeune femme en a fait sauter la bande, puis elle a parcouru les titres :

« Maud Grâce, la star fameuse, divorce pour la troisième fois. » Voici en première page, reproduite sur toutes ses faces, sa beauté que l'écran a rendue célèbre. Ici, on la voit dans son premier film. Là, avec son actuel fiancé. Car si Maud Grâce divorce pour la troisième fois, vous devinez que c'est pour se remarier, pour quelque temps, au moins. Mais une dernière photographie fait tressaillir Mme Montrevers qui, laissant tout, parcourt les colonnes du journal. Ce bébé, que la grande actrice tient contre son cœur en une pose photogénique, ce n'est pas le plus jeune figurant des « Studios Panaméricains », c'est la petite fille de Maud, son bébé à elle, l'enfant de ce troisième mari qu'elle est en train de quitter pour un quatrième.

Et les larmes sont venues aux yeux de Mme Montrevers qui est retournée à ses casseroles, désolée pour cette pauvre famille lointaine et inconnue que la loi, follement, va disloquer à tout jamais.

Mais, en songeant au menu de son déjeuner, la jeune femme a cessé de s'inquiéter. Il est maintenant complet. Elle a trouvé le « plat du jour ».

★ ★ ★

Vous devinez la suite, mon amie. Tout à l'heure, autour de la table qui va réunir les siens, Mme Montrevers, une fois la première fringale apaisée par des assiettes de soupe fumante, va conter la triste histoire de Maud Grâce.

Elle va dire la lourde erreur de cette pauvre petite maman à qui personne n'a appris ce que c'est que d'aimer, d'aimer avec tout son cœur, et qui, sacrifiant le bonheur de son bébé, démolit de ses propres mains le doux foyer dont il avait tant besoin.

Elle va regretter tout haut de n'être pas l'amie de Maud Grâce — voyez quelle façon délicate de condamner sa conduite sans la condamner elle-même — pour essayer de l'arrêter à temps dans une résolution dont sa petite fille va cruellement souffrir.

Elle va parler du cœur des mamans et dire la pâte dont il doit être pétri. Et ses filles à elle écouteront de toutes leurs petites oreilles. Et ces paroles-là descendront jusqu'à leur cœur.

Oui, le menu de Mme Montrevers est bien composé : une soupe à l'oseille, du foie de veau aux carottes, une salade et, pour chacun, deux doigts de confiture. Avec, non pas en supplément extraordinaire, mais en mets de base, comme le pain de chaque jour, une ration d'amour pour le cœur de chacun.

LA RECETTE DU JOUR

Ne vous contentez jamais d'un menu incomplet, mon amie. Prévoyez toujours pour le repas — en sus des plats cuisinés avec amour — le ou les sujets que vous aborderez, les histoires que vous conterez, pour que vos petits et vos grands aient à chaque repas la ration du cœur.

Ce sera le meilleur moyen de former celui-ci. Sans compter que si vous ne faisiez pas ainsi on risquerait bien de dévorer chez vous... le prochain.

Une histoire de ficelle

Cette histoire-là, elle s'est passée dans la ficelle.

Vous avez bien lu : dans la ficelle. Si vous n'êtes pas Lyonnaise vous n'allez pas me comprendre. La ficelle c'est, tout simplement, le funiculaire qui grimpe jusqu'à Fourvière.

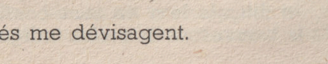
Ce matin-là, de passage à Lyon, je grimpais moi-même jusqu'à ce fameux sanctuaire. Deux gamins, deux « gônes », comme on dit là-bas, pénétrèrent avec moi dans le compartiment, se précipitant pour mieux jouir de l'amusant trajet, sur l'unique banquette qui, en moins d'une minute, se trouva entièrement occupée.

C'est alors qu'entra la vieille dame. Ses yeux cherchèrent en vain une place disponible. Puis, péniblement résignée, elle s'accrocha à une barre d'appui, cependant que nos deux loustics, inconsciemment satisfaits, péroraient à qui mieux mieux.

Le moyen de ne pas engager la conversation ?

— Dites-donc, les gars, il n'a pas l'air fameux votre appareil à photos !

Les enfants interloqués me dévisagent.



— Notre appareil à photos ? on n'en a pas.
— Que si !
— Que non !
La discussion se poursuit, animée autant que souriante. Ils ont cru d'abord que je plaisantais ; devant mon assurance ils ont fini par douter ; maintenant, convaincus, ils cherchent à comprendre où je veux en venir.

J'ai donné d'ailleurs quelques précisions : un appareil portatif à double objectif qu'ils ne quittent jamais...

— Je sais, crie l'un d'eux portant les mains à ses yeux pétillants d'intelligence, le voici.

Je n'ai plus qu'à leur expliquer combien ils semblent se mal servir d'un appareil aussi perfectionné. Bien sûr ils ne savent pas procéder au développement ultra-rapide des films qu'ils prennent à tout moment. Cette opération délicate se fait en chambre close, comme il convient, dans le cœur.

— Tenez, photographiez les gens qui vous entourent, développez d'urgence, je suis sûre que vous allez vous apercevoir que quelque chose ne va pas.

Nos gars ont promené leurs regards. Quelques instants plus tard la vieille dame était assise, les garçons ravis et moi célèbre — à peu de frais — dans tout le compartiment.

★ ★ ★

UN petit fait de rien du tout. Je le trouve pourtant significatif.

Je crois l'avoir déjà dit ailleurs ; mais il faut avoir le courage de se répéter quand on croit être en face de la vérité. Ce qu'il nous faut développer chez nos enfants, c'est « le sens des autres », la préoccupation du bonheur, du bien — ou plus simplement du mieux être de ceux qu'ils côtoient, connus ou non.

Que partout et toujours ils sachent regarder. Que leur premier coup d'œil, où qu'ils entrent, soit, non pas pour repérer la meilleure place et se l'adjuger, mais pour repérer la personne qui est en peine et s'offrir à l'en sortir.

Le jour où vos enfants — petits et grands — auront acquis ce réflexe, réjouissez-vous : la partie est, sinon gagnée, du moins en très bonne voie.

LA RECETTE DU JOUR

Utilisez, avec vos petits, l'histoire de l'appareil à photos à double objectif ; et non pas seulement une fois, mais par habitude et toujours par allusion discrète. Par exemple : « Attention, nous entrons, réglons bien notre Kodak ! »

Et si vos enfants ne sont plus assez jeunes ou assez simples pour accepter ce petit « truc » (ou celui de la lunette magique à travers laquelle on voit tout avec son cœur), utilisez donc ma recette pour vous-même, mon amie, sans fausse honte... et dites-le leur en semi-confidence.

Peut-être alors la trouveront-ils moins indigne d'eux.

RÉMI LE DUR
et la petite médaille

PAUVRE Mme Béguin ! quel mal lui a donné son petit Rémi, je devrais dire son grand Rémi, car c'est maintenant plus qu'un grand garçon, un homme fait. Elle a tout essayé, sans succès jamais. La douceur lui apparaissait comme une faiblesse, la tendresse le laissait indifférent, quant aux observations, elles n'obtenaient rien d'autre qu'un haussement d'épaules.

Tant qu'il fut un tout petit garçon, la pauvre maman s'en tira tant bien que mal, plus mal que bien. Mais quand Rémi prit ses quatorze ans — il était alors grand comme un homme et un soupçon de moustache commençait à ombrer ses lèvres — la pauvre Mme Béguin comprit que son fils lui échappait définitivement et qu'elle n'avait plus rien à dire. Hélas, comment tournerait-il ce garçon qui lui avait coûté tant de larmes ?

Au soir de ses quinze ans, elle lui donna la montre qui venait de son père. Le garçon rougit de plaisir, trouva un mot gentil pour dire merci. C'était une occasion exceptionnelle pour s'expliquer une dernière fois avec lui. Vaillamment, refoulant les larmes qui s'efforçaient de se trouver un chemin jusqu'à ses yeux, Mme Béguin parla :

— Regarde cette médaille, c'est celle que ton père avait accrochée à sa chaîne de montre quand il est parti pour la guerre ; on l'a retrouvée sur lui au moment de l'ensevelir là-bas dans la Somme. Je n'ai jamais eu le courage de la porter encore, sa vue me fait du mal. Je vais la remettre là, dans la boîte aux souvenirs ; si un jour tu la voyais suspendue à mon cou, interroge-toi, mon enfant chéri, c'est que quelque chose irait mal, très mal, et en mémoire de ton pauvre papa et aussi de ta petite maman, tu ferais un grand effort pour redevenir le petit gars, l'homme que nous aurions voulu faire de toi.

Rémi n'a rien dit, car les garçons n'aiment guère montrer leur émotion ; pourtant il a longuement regardé la petite médaille de la Vierge avec laquelle son papa était mort, sur le front, là-bas, pour la France.

La suite de cette histoire est douloureuse entre toutes, mon amie, et je serais en peine de vous en donner tous les détails ; je résume d'un mot : dès qu'il a été en âge de se suffire, Rémi est parti, délaissant sa pauvre maman toute affligée. Il est resté des mois, des années sans écrire. Sa malheureuse mère n'aurait jamais rien su de lui si des voisins, au hasard d'un voyage, n'avaient entendu parler de lui et appris qu'il était à Paris, mal marié, père d'un enfant chétif, directeur d'une affaire plus ou moins louche.

Si Mme Béguin n'est pas morte de chagrin, c'est parce que l'on ne meurt pas facilement de chagrin. Pourtant elle a fini par mourir un triste jour de novembre, simplement parce que c'était son heure et que le Seigneur, qui a pitié de toute peine, voulait la placer dans son ciel de gloire.

Il n'y avait personne pour l'assister, que ces mêmes voisins qui savaient tout de son douloureux secret et du triste sort réservé à son enfant infidèle.

Que faire ?... quelles dispositions prendre ? La pauvre femme n'avait pas fait de testament ni indiqué ses dernières volontés. Elle n'avait exprimé qu'un désir, un seul : qu'on lui laissât bien apparente sur sa poitrine, la petite médaille qu'elle portait ostensiblement depuis tant d'années. Ayant

accompli ce pieux devoir, les voisins se concertèrent et décidèrent qu'il fallait tout de même télégraphier à Rémi.

Il vint. Pourquoi ? Dieu seul le sait. Il resta toute une nuit seul avec la morte, les yeux non pas fixés sur ce visage qu'il n'osait plus regarder, mais sur la petite médaille qu'il avait reconnue. Et tout à coup il se mit à pleurer comme un enfant, à gros sanglots.

Je ne vous dirai pas que Rémi est devenu un petit saint, ce serait mentir ; pourtant il a changé assez de choses dans sa vie pour qu'il y ait eu au ciel un sourire, à cause de lui.

* * *

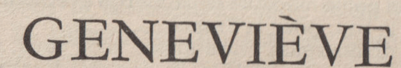
CETTE histoire sera sans commentaire, mon amie, car on ne saurait en faire autour d'un lit de mort.

Peu de mamans, Dieu merci, ont affaire à des tempéraments aussi difficiles que celui de Rémi. Pourtant, s'il est pour vous des heures de profond découragement, dites-vous bien qu'une maman finit toujours par avoir le dernier mot, fût-ce quand ses lèvres sont closes à jamais.

Et puisque cette histoire n'amène pas de recette, nous irons chercher ailleurs la recette du jour :

LA RECETTE DU JOUR

Cherchez parmi toutes les recettes que nous avons déjà données ici, quelle est celle que vous avez rejetée trop vite peut-être, sans l'avoir assez longtemps essayée. Reprenez-la patiemment, votre persévérance sera un jour récompensée. Et qu'importe après tout, si vous n'en êtes pas le témoin ; ce qu'il faut, ce n'est pas que nous voyions notre réussite, mais que nous finissions par réussir.



GENEVIÈVE
et nos frères les noirs

M. et Mme Monchatot ont eu une belle famille : six enfants très bien élevés, à qui ils ont toujours donné les plus authentiques exemples d'honnêteté, de désintéressement, de générosité.

Or quand Geneviève, la dernière de leurs filles, est venue leur dire qu'elle aimait René Fontaine et qu'elle en était aimée, elle s'est heurtée au refus le plus catégorique.

René Fontaine représente exactement le type de gendre que les Monchatot peuvent rêver : intelligent, sérieux, doté d'une haute moralité, fidèle aux traditions familiales les meilleures.

Mais c'est un médecin colonial, arrivé tout droit du Congo ou il fait un bien considérable, pressé de se donner une compagne capable de s'intéresser à son effort et de le seconder dans les œuvres sociales qu'il a fondées pour ses amis les Noirs.

Il risque évidemment de passer au loin les plus belles années de sa vie. Geneviève ne doutait pas du « oui » de ses parents. Ils ont fait valoir pourtant toutes sortes de mauvaises raisons : le climat, les privations, la vie plus rude qu'en France. Et puis, comme la jeune fille trouvait réponse à tout, ils ont fini par lui jeter le fond de leur pensée : « Partir pour l'Afrique Équatoriale ? Tu ne nous aimes donc pas ? »

Ne pas les aimer ?... Pauvre Papa, pauvre Maman ! Comment n'ont-ils pas deviné que Geneviève, elle-même, pour répondre à son impérieuse et difficile vocation, est obligée de s'arracher le cœur ?

Et Geneviève n'est pas partie. Elle n'a que dix-huit ans. En aurait-elle vingt et un qu'elle hésiterait beaucoup à brusquer les choses ; mais elle souffre cruellement.

Personne dans le quartier n'en sait rien ; chez les Monchatot on sait souffrir en silence.

* * *

NON, mon amie, ne prenez pas le parti de Mme Monchatot, même si vous en avez la secrète tentation.

M. et Mme Monchatot ont beaucoup aimé leurs enfants, c'est certain ; mais pas assez encore, croyez-moi. Un amour qui s'impose des limites n'est plus tout à fait de l'amour. Des parents qui préfèrent leur bonheur à la réalisation de la vocation de leur enfant manquent le plus beau de leur propre vocation ; car nous n'élevons pas nos petits pour préparer à notre vieillesse le secours d'une présence, la douceur d'une tendresse.

Mais pour qu'ils réalisent leur vie... un « beau règne » comme on dit si joliment au Canada.

Geneviève Monchatot s'est sentie appelée à une vie moins facile, plus généreuse que beaucoup d'autres. Quelle fierté n'en devraient-ils pas éprouver ! Quel gage de parfaite réussite pour eux qui l'ont faite généreuse et aimante. Et maintenant ils prétendent lui défendre de suivre les élans de son cœur ! N'est-ce pas un peu comme si, ayant amassé une grosse fortune pour leur enfant, ils lui interdisaient d'en jouir ? Bien pire même ; car quelques billets de mille francs au fond d'une poche et qui ne sont pas employés, cela ne fait pas de mal ; tandis qu'une soif d'aimer et de faire le bien qui ne peut s'étancher, cela fait souffrir et combien cruellement !

LA RECETTE DU JOUR

Si vos enfants sont petits encore, la question de leur vocation ne se pose pas immédiatement pour vous d'une façon pratique. Je vous conseille toutefois, mon amie de vous préparer très tôt à les voir vous quitter pour réaliser leur vie. Vous serez ainsi bien plus prête à les comprendre quand sonnera l'heure des confidences d'avenir — quelles qu'elles soient.

A LA MANIÈRE
de Madame Blanche

CETTE histoire-là, elle ne date pas d'aujourd'hui. Vous la connaissez probablement, mon amie, pour l'avoir lue quand vous étiez petite.

Mais y avez-vous songé depuis que vous êtes une maman ? Or donc, Mme Blanche avait un fils, un fils très chéri et entre tous aimable : le petit Louis. Un enfant doux, intelligent, fin, travailleur, respectueux, un petit garçon comme on n'en trouve pas un sur mille et comme vous voudriez bien que soit le vôtre.

Et promis, avec cela, à une haute destinée : au trône dont il était l'héritier.

Vous l'avez deviné, c'est à Louis IX, notre grand Saint Louis, roi de France, que je pense. Un chef comme nous n'en avons pas eu depuis longtemps et qu'on peut bien admirer sans réserve, même si on n'est pas royaliste.

N'est-ce pas sous son règne que pour la première, et, je pense, unique fois dans l'histoire des peuples, à la fin d'une année, les comptes de l'État étant faits, on put rendre de l'argent aux contribuables tant le roi avait géré avec économie et honnêteté les affaires publiques ?

La belle famille de Louis IX, neuf enfants — très bien élevés par Dame Marguerite, la reine, et par lui-même — suffisait à nous le rendre sympathique. Un chef de gouvernement chargé d'enfants comprend tellement mieux les problèmes familiaux !

Et c'est à cet enfant extraordinaire, destiné à la gloire du trône et taillé pour la sainteté — il l'a bien prouvé — que Mme Blanche de Castille, sa mère, disait : « J'aimerais mieux mon enfant, vous voir mort que de vous voir commettre un seul péché mortel. »

★ ★ ★

VOUS sentez, mon amie, combien devait faire d'efforts sur son cœur cette mère aimante, pour dire parole si grave.

C'est que Dieu, dans sa sagesse, nous prend quelquefois au mot.

Pourtant, c'est Mme Blanche qui avait raison.

Je connais deux mamans qui pleurent : l'une parce que son enfant est mort en déportation quelques mois avant

la fin de la guerre, l'autre parce que son fils pour qui elle a eu toutes les faiblesses l'a déshonorée.

Des deux, la plus à plaindre, c'est la seconde. La première, si déchirée qu'elle soit, a du moins cette fierté de savoir que son petit gars a été jusqu'au bout ce qu'elle souhaitait qu'il fût.

Aimer nos enfants ce n'est pas nous efforcer de les garder toujours près de nous, au prix de n'importe quelle abdication, simplement parce que leur chère présence nous est entre toutes désirable.

C'est préférer, si besoin est, leur honneur, la noblesse et la générosité de leur vie à la douceur de leur présence.

Ah ! que l'amour est donc parfois chose difficile.

LA RECETTE DU JOUR

Je ne me permettrai pas, mon amie, de vous conseiller de parler comme Mme Blanche, mère d'un saint. C'est affaire à débattre dans votre cœur. Débattez-la.

PARTI SANS LAISSER D'ADRESSE

C'EST une histoire si triste celle-là que j'ai hésité à vous la conter.

Fernand — appelons-le Fernand quoique je sois tentée de lui donner ici son vrai prénom pour le cas improbable où ce petit livre lui tomberait dans les mains — Fernand n'a pas écrit à sa maman depuis plus de quatre ans.

Pourquoi ?

La pauvre chère femme ne le sait pas. Il a cessé, un triste jour, sans motif aucun ; non pas après un quelconque différend — il ne s'en est jamais élevé entre la mère et le fils — mais au contraire après une courte visite durant laquelle il s'était montré affectueux et heureux.

En vain, elle a guetté le facteur, écrit elle-même lettres sur lettres, redouté le pire, interrogé des amis communs, mis en branle des personnes inconnues. C'était la guerre et des barrières infranchissables la séparaient de son petit gars.

Fernand, pourtant était en vie. Elle en acquit rapidement la certitude.

Alors elle continua d'écrire, comme une maman, avec la même grande tendresse compréhensive, sans jamais rien reprocher. Et cette fidélité

n'allait pas sans héroïsme. Que dire dans ces lettres qui ne recevraient peut-être jamais de réponse ? De quoi parler ? De qui ?

De lui ? Qu'en savait-elle ?

D'elle ? Mais puisqu'il n'était pas en peine de sa maman !

Quelquefois, prise d'un grand doute, d'une terrible angoisse, elle se demandait si son gars prenait seulement la peine de la lire. Pourtant un fait était certain ; ses lettres arrivaient puisqu'elles ne lui revenaient jamais.

Et quand j'ai demandé à cette maman combien de temps encore elle persévérerait dans son geste que je trouvais un peu fou, elle m'a regardée avec de grands yeux étonnés et quelque peu scandalisés et m'a dit simplement : « Mais... jusqu'à ma mort. »

Elle continua ainsi ce douloureux monologue jusqu'au jour — ah ! le terrible jour ! — où lui revint une lettre, sa dernière, toute zébrée de mentions anonymes : « Parti sans laisser d'adresse ».

Depuis longtemps elle s'était préparée à ce moment qu'en toute logique il lui fallait bien attendre. Pourtant quel effondrement.

Les premières heures passées savez-vous ce qu'elle a fait ? Elle a pris un cahier, un gros cahier d'écolier... et là, sur ces feuilles que je ne peux pas croire que Fernand ne lira pas enfin un jour, elle continue d'écrire à son enfant... des lettres qui ne partiront pas.

Si vous connaissez, d'aventure, Fernand, dites-le lui.

★ ★ ★

VOILA, mon amie, jusqu'où il faut que nous aimions. J'espère qu'aucun de vos chéris ne vous fera jamais une si grande peine. Mais si un jour leur manque de tendresse apparente vous portait au découragement, relisez mon histoire. Et, comme la maman de Fernand, tenez le coup, jusqu'au dernier jour.

Il n'est pas possible que de telles tendresses soient vaines.

Je ne sais pas si Fernand viendra jamais sonner à la porte familiale, mais je pense bien que, s'il le faisait, nous serions les témoins émus d'une réédition de la fameuse parabole de l'Enfant prodigue. La nappe blanche sortirait de l'armoire et les meilleures conserves du placard. Et il y aurait des fleurs et des invités... tout comme dans l'Évangile qui nous conte cet autre retour.

LA RECETTE DU JOUR

Je l'espère réservée à un tout petit nombre de mamans... et de papas.
Si l'un de vos enfants vous a oubliés, humiliés, voire déshonorés, aimez-le encore quand même et toujours. Et soyez prêts à lui ouvrir et votre porte et vos bras.
C'est ce que Dieu, qui est notre Père, fait sans cesse pour chacun de nous. Et il s'y connaît — en amour — comme personne !

C'est à peine croyable...

L'HISTOIRE de Fernand parti sans laisser d'adresse m'en rappelle, par contraste sans doute, une autre que je trouve bien plus douloureuse encore et à peine croyable.



C'est l'histoire de... appelons-le Marcel.

Marcel n'est pas un enfant si nous considérons son âge : la trentaine bien tassée. C'est un homme, et qui a eu déjà le temps de faire des folies, pas toutes les folies mais quelques-unes qu'il avoue aujourd'hui avec une touchante humilité et qu'il essaye de racheter tout doucement, avec des hauts et des bas, mais avec tant d'évidente bonne volonté.

Marcel n'est donc pas un enfant pour vous ni pour moi. Mais pour sa vieille maman ?

Quand la Sœur Marie a fait connaissance de ce grand enfant-là, dans la salle d'hôpital où elle le soigna, c'était une pauvre épave, une très pauvre épave. La guerre, l'exode venus par dessus ses erreurs passées, l'avaient séparé de tous les siens dont il ne savait plus rien, pas même où ils pouvaient bien se trouver. Déraciné, déclassé, errant misérablement de chantier en chantier, sans foyer, sans maison, sans amis, Marcel voguait au gré du malheur entre l'amertume et le désespoir. Pourtant une idée fixe le rattachait encore à la vie, une lueur brillait dans sa nuit : l'espoir de retrouver sa vieille maman.

Toutes les démarches du garçon ayant été vaines, la Sœur Marie s'en mêla secrètement. Or, quand la Sœur Marie se mêle de quelque chose, je peux vous assurer que le ciel et la terre n'ont qu'à bien se tenir. Il y fallut des mois, certes. Mais un beau jour la brave Sœur reçut un petit mot d'une des innombrables personnes qu'elle avait mises en campagne : la vieille maman de Marcel était retrouvée.

Quelle joie ! Prudemment pourtant, la chère Sœur se garda d'avertir son « grand gosse » comme elle l'appelait. C'est à la vieille maman qu'elle s'adressa : « Vite, chère Madame, voici l'adresse de votre gars. Écrivez si vous ne pouvez accourir. Il va avoir une si grande joie ! Si vous saviez comme il parle de vous et combien il vous aime malgré les peines qu'il avoue vous avoir faites. »

Eh bien ! mon amie, allez-vous le croire ? la vieille maman a répondu à la Sœur Marie, bien poliment ; mais elle n'a pas écrit à Marcel ; oui, vous avez bien lu, elle n'a pas fait un seul geste vers son fils retrouvé.

Et la pauvre Sœur, tout ingénieuse qu'elle soit, n'a su que dire à l'enfant prodigue qu'elle avait aidé de tout son cœur maternel à se refaire une âme d'enfant et qui, ardemment, souhaitait rentrer chez lui.

★ ★ ★

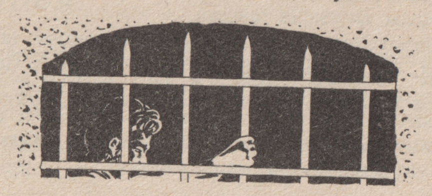
C'EST à peine croyable, n'est-ce pas, mon amie ? Je ne sais pas au juste quelles furent les fautes de Marcel. Mais, même si elles avaient été très grandes, infamantes, voire honteuses — ce qui n'est pas paraît-il le cas — ne pensez-vous pas que les deux bras de cette vieille maman auraient dû s'ouvrir tout grands, sans calcul, sans réflexion aucune, sur son enfant retrouvé, sur son enfant échappé par miracle à la guerre qui tue... et au désespoir qui tue aussi ?

Sans doute n'aurez-vous jamais, mon amie, ayant tout fait pour que vos enfants sachent aimer, à leur pardonner de grandes erreurs. Mais, et ce sera :

LA RECETTE DU JOUR

S'il est dans votre entourage une maman qui ne sait pas aimer assez pour pardonner, attachez-vous à ses pas comme la Sœur Marie s'est attachée aux pas de la maman de Marcel. Faites-le jusqu'à ce qu'elle devienne une maman pleine de miséricorde. Car — et c'est par là que je veux finir mon histoire — la Sœur Marie en a tant dit à sa vieille amie inconnue, que celle-ci a fini un beau jour par écrire quand même à son gars.

Or, vous le comprenez, nous ne pouvons accepter qu'une seule maman manque à l'amour ; car si les mamans ne savaient plus aimer, le monde s'écroulerait sur nos enfants. C'est exactement ce qui est arrivé lors de l'effroyable guerre que nous avons vécue et qu'il dépend peut-être de nous — vous entendez : de nous, les femmes — de ne jamais revoir.



ARMOIRIES PRINCIÈRES

LES BONTEMPS n'habitent pas en un quelconque château fort, ils ne sont ni princes, ni ducs, ni rien de ce genre.

Pourtant le mur de leur modeste logement porte blason — mieux qu'un blason même — une croix barrée d'une pancarte à la fière devise :

« Nous nous aimons les uns les autres comme Jésus nous a aimés. »

Ah ! si chacun savait aimer ses frères seulement autant qu'il s'aime lui-même...

Malheureusement, chez elle, Guiguite préfère Guiguite à Adrien et Adrien préfère Adrien à Guiguite. L'autre jour ils se sont disputés méchamment, chacun essayant de porter vraiment tort à l'autre.

Mme Bontemps n'a rien dit. Mais le soir elle a réuni les enfants devant la Loi gravée sur le mur ; et là, profitant d'une favorable demi-obscurité créée par la petite lampe symbolique qu'on ranime presque solennellement, en famille, aux soirs de fêtes, elle a dit quelques mots très sobres que M. Bontemps a approuvés, non moins sobrement.

« Ce soir nous ne pourrons redire ensemble notre belle Loi. Certains d'entre nous y ont manqué trop gravement. La dire dans ces conditions serait un mensonge que nous ne voudrons pas faire.

« Quel dommage ! Elle est si belle notre Loi d'amour.

« Nous allons donc nous quitter, tristement. Dieu veuille nous pardonner et changer le cœur de ceux qui n'ont pas su s'aimer. »

Aucun nom n'a été prononcé. Tout le monde a compris, pourtant, quels coupables étaient visés — et surtout Guiguite qui a quitté la salle commune la première en se cachant pour renifler ses larmes.

Et quand Adrien a pénétré dans sa chambre, il a trouvé, bien en évidence sur sa table, la fameuse géographie, origine de leur dispute et qu'elle avait refusé de lui prêter.

C'est pourquoi, le lendemain, Mme Bontemps a fait fleurir par Guiguite la Loi — cette Loi qu'elle s'efforce de graver dans le cœur de ses enfants — œuvre bien plus difficile que de graver sur le bois.

★ ★ ★

JE ne sais pas, mon amie, si vous avez beaucoup de meubles ni s'ils sont aussi beaux que vous le souhaiteriez. J'espère que vous avez en tout cas peu de bibelots.

Mais combien je souhaite que vous ayez au plus vite cet objet qui n'est ni l'un ni l'autre — bien autre chose

qu'un ornement quelconque : le résumé de ce petit livre, le résumé surtout d'un autre livre mille fois plus réussi que le mien, le programme de toute une vie, votre Loi.

Oui, je dis bien : **votre Loi**.

Car elle n'est pas seulement celle des Bontemps. Mais aussi, que nous le voulions ou non, la vôtre, la mienne, la nôtre à tous, la seule Loi capable, si tous l'acceptaient et la respectaient, de changer le monde et d'abolir les guerres mondiales ou familiales.

Que vos enfants apprennent à l'aimer comme le plus bel héritage que vous puissiez leur laisser : un héritage que chacun peut recueillir tout entier.

LA RECETTE DU JOUR

Demandez à votre mari — ou à votre grand fils — de fabriquer avec l'aide du meilleur dessinateur de la famille, une croix porteuse de la fameuse Loi.

Qu'elle soit très belle.

Donnez-lui chez vous une place de choix — que dis-je ? la plus belle place.

Et servez-vous-en, dans les grandes circonstances seulement ; car, pour qu'elles gardent leur valeur, il ne faut pas abuser des meilleures choses.

Une maman, une grande fille et une orange

CETTE histoire-là, mon amie, j'ai hésité à vous la dire. C'est qu'elle m'oblige à vous livrer quelque chose de mon intimité. Mais elle m'a fait et continue de me faire tant de bien, que je manquerais, en ne vous la livrant pas, à la tendresse que je vous ai vouée.

C'était une heure avant la mort de ma chère maman... et je ne savais pas qu'elle était au bord de l'éternité. Elle s'était mise au lit, la veille, avec une grande douleur dans le dos ; le médecin n'avait rien dit de son inquiétude naissante.

Comme je passais dans sa chambre le soir, elle m'interpella. Elle venait de songer que c'était le lendemain jour de marché et s'en préoccupait, craignant que nous manquions de quelque chose. Elle me détailla ce que nous pourrions y acheter ; puis, comme en s'excusant, elle ajouta : « Peut-être ton père pourrait-il me rapporter une orange ? »

Les larmes me vinrent aux yeux.

Une orange ! Jamais elle n'avait employé ce singulier. Quand il s'agissait de nous c'était toujours par livre ou par kilo que les fruits rentraient à la maison.

Brûlée par la fièvre, assoiffée, dénuée de tout appétit, elle avait désiré des oranges que je n'avais pas pensé — faute que je me reproche encore — à lui apporter spontanément. Mais, parce que c'était pour elle, elle n'en demandait qu'une. Une orange ! Pauvre chère maman ! Elle n'a pas eu le temps de l'avoir ; c'est à la joie sans fin du ciel qu'il lui a été donné de goûter. Car elle nous a quittés brusquement, quelques instants plus tard, les mains pleines des innombrables gestes d'amour que lui avait dictés tout au long de sa vie une tendresse sans défauts.

★ ★ ★

PENSEZ quelquefois, mon amie, à l'orange de ma maman, Ce tout petit fait, vécu en une heure pour moi si émouvante, m'a éclairée à tout jamais sur ce que doit être le cœur d'une maman.

Je n'aurai jamais assez de toute ma vie pour remercier Dieu d'avoir mis sous mes yeux l'exemple d'un si total don de soi-même.

Comment n'aimerais-je pas l'amour après avoir été si bien aimée ? Aimée avec une tendresse, une intelligence, une douceur, avec aussi à l'occasion une fermeté qui, elle aussi, venait du cœur. Et, supprimant aujourd'hui le mot « recette » qui ne convient pas, nous dirons :

LA PENSÉE DU JOUR

Un jour, mon amie — Dieu veuille pour nos enfants que ce soit le plus tard possible — nous aurons nous aussi à quitter, pour aller les attendre en cette grande maison de famille qu'est le ciel, nos petits et nos grands.

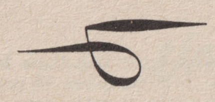
Sans nous laisser attrister par cette pensée qui comporte finalement tant de joie, demandons-nous dès aujourd'hui, loyalement, quelle image les nôtres garderont de nous. Car, ne l'oublions pas, nous aurons encore, par ce que nous aurons été, à continuer près d'eux notre splendide mission de maman.

Oh ! mon amie, comme il faut que nous essayions d'être parfaites !

Le sommes-nous assez ?

Quels moyens pratiques, précis, pouvons-nous prendre dès ce jour pour devenir meilleures ?

Voilà, sans aucun doute, le plus pressé de tout ce que nous avons à faire.



Dernière heure

Je viens de mettre, mon amie, le point final à mon petit livre — si tant est qu'on puisse jamais penser avoir fini quand il s'agit de l'amour.

Et de fait, j'ai le sentiment, pour moi douloureux, de n'avoir encore rien dit... ou si peu de choses.

Sujet trop difficile, entreprise immense... comme l'amour même. Ecoutez plutôt ce qu'en a dit quelqu'un qui s'y connaissait bien :

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour (1), je suis comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et toute la science ; quand j'aurais toute la foi au point de transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien.

« L'amour est patient ; il est doux ; l'amour n'est point envieux ; il n'agit pas insolemment ; il ne s'enfle point ; il n'est pas ambitieux, il ne cherche point son propre intérêt ; il ne s'irrite point ; il ne pense pas le mal ; il ne se réjouit pas de l'iniquité, mais il met sa joie dans la vérité ; il souffre tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout.

« L'amour ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront et que la science sera détruite. »

Relisez de temps à autre, mon amie, ces quelques lignes, prises parmi les plus belles peut-être qu'on ait écrites à propos de l'amour. Elles sont vieilles de vingt siècles. Pourtant l'apôtre Paul, directement instruit sur toutes choses par Dieu qui est l'Amour même, l'apôtre Paul fait allusion déjà à notre triste époque : celle de la bombe atomique. Ne détruira-t-elle pas un jour, avec les savants et les pauvres ignorants que nous sommes, la science elle-même.

Quand rien ne sera plus du monde créé il ne restera que l'amour, unique bagage enregistrable, avec nous, pour l'éternité.

Vous voyez que j'avais raison de dire que la Loi d'amour est le grand héritage à transmettre à nos enfants, de génération en génération, celui que rien ni personne ne pourra leur ôter. C'est aussi la seule force capable de s'opposer, pour lui résister, à l'énergie atomique qui, un jour ou l'autre, anéantira toutes choses.

Et j'ai fait la folle tentative d'essayer — pauvre de moi! — de vous aider à connaître et à comprendre le grand message d'amour.

Vous devinez combien je mesure ce soir, en terminant cet ouvrage, ma faiblesse et mon insuffisance. Aussi ai-je rêvé d'un livre plus important, assez différent. Aurai-je le temps de l'écrire?

Bien sûr, il arrivera que, m'ayant lue, vous n'appréciiez pas toutes mes recettes. Je n'ai jamais prétendu les imposer à personne. Triez parmi tant d'idées, grandes ou petites, celles qui cadrent avec votre mentalité personnelle et vos conditions de vie. Laissez les autres de côté.

Peut-être arrivera-t-il aussi qu'ayant essayé mes « recettes » — je n'aime pas trop ce mot quand il s'agit d'une si grande affaire — vous n'obteniez que peu ou pas de résultats, du moins sur le moment.

Je vous en conjure, mon amie, ne soyez jamais une maman découragée. Ne vous dites jamais incapable de réussir. Ne décidez jamais, une fois pour toutes, que vos enfants sont atteints d'un incurable égoïsme.

Aimez, aimez davantage, toujours davantage. Il n'est pas d'exemple que l'amour ne soit pas vainqueur. Le tout est que nous ne nous déclarions, nous, jamais vaincues.

Je penserai n'avoir pas tout à fait échoué si, ayant lu mon petit livre, vous êtes convaincue que la formation du cœur de vos enfants est la seule chose importante ; et si vous vous sentez désormais comme obsédée, dans le bon sens du mot, par ce double et constant souci : mieux aimer, apprendre aux autres à le faire davantage.

Qu'importent les échecs, si nous jouons à plein cœur, à pleine volonté, avec le sourire, le grand jeu.

Et si vous avez un peu d'amitié pour l'auteur qui se sent une grande tendresse pour vous, écrivez-lui un petit mot avec votre cœur, ce qui vous interdit de l'appeler autrement, comme elle le fait elle-même, que « mon amie ».

Voici donc très simplement mon adresse, du moins celle que je donne plus volontiers que la véritable :

Marie-France, Vert-Galant, par Vaujours (Seine-et-Oise).

De tout cœur, votre :

Marie France

---

(1) Les traducteurs de ce vieux texte tiré d'une lettre de Saint Paul, emploient généralement le mot « charité ». Je le remplace ici par le mot amour, qui a, si on le prend dans son acception la plus noble, le même sens.

Et la tendresse n'est pas interdite aux gosses

2e édition

Illustrations de MAGUY SABLÉ
Photos J.-A. FORTIER
CHAIX-PARIS. — 1503-4-53
No d'édition : 53.032